

Africa Review of Books

Revue Africaine des Livres

Volume 14, Number 2

September/Septembre 2018

The African-Indian Question

K. MATHEWS

La santé dans les pays du sud à l'épreuve de la mondialisation

YAMINA RAHOU

**Shaping the Post-Apartheid Landscape in South Africa:
The Making of the Black Middle Class**

GARTH LE PERE

De l'histoire de l'érudition islamique en Afrique occidentale et ses avatars

MANSOUR KEDIDIR

The Horn Breaks African State Norms

TESHALE TIBEBU

**Existences et corps noirs au Canada : ressaisir la perte
pour penser les possibles**

PHILIPPE NÉMÉH-NOMBRÉ

ISSN: 0851 - 7592



Editor / Editeur

Bahru Zewde

French Editor / Éditeur Francophone

Mansour Kedidir

Managing Editor

Asnake Kefale

Editorial Assistant / Assistante éditoriale

Chahrazed Boudadi

Cartoon design / Artiste

Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana

Tade Aina, Executive Director, Partnership for African Social and Governance Research (PASGR), Nairobi, Kenya

Elikia M’Bokolo, Professeur, Institut des sciences et techniques humaines (ISTH), Paris, France

Rahma Bourkia, Instance nationale d’évaluation, Conseil supérieur de l’éducation, de la formation et de la recherche scientifique, Maroc

Paulin Hountondji, Directeur, Centre Africain de Hautes Etudes, Porto-Novo, Bénin

Thandika Mkandawrie, London School of Economics and Political Science, London, UK

Adebayo Olukoshi, Regional Director for Africa and West Asia, International Institute for Democracy and Electoral Assistance, Addis Ababa, Ethiopia

Issa G. Shivji, Director, Nyerere Resource Centre at the Tanzania Commission for Science and Technology (COSTECH), Dar es Salaam, Tanzania

Paul Tiyambe Zeleza, United States International University-Africa, Nairobi, Kenya

© CODESRIA 2018. All rights reserved.

The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are facilitating research, promoting research-based publishing and creating multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist*, *Journal of African Transformation*, *Method(e)s: African Review of Social Sciences Methodology*, and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, review articles and essays. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of manuscripts is 3,000 words, with occasional exceptions of up to 3,500 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Manuscripts should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN number.

Manuscripts should be sent in MS Word or RTF format as e-mail attachments. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for use on the “Notes on Contributors” section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the Review in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to:

Africa Review of Books
Forum For Social Studies
P.O. BOX 25864 code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: 251-11-6297888/91
E-mail: fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d’abonnements annuels à la RAL
(in US Dollar) (en dollars US)

Africa
Afrique

Individual
Institutional

10
15

Rest of the World
Reste du monde

15
20

Particuliers
Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position

Black & White
Noir & blanc

Colour
Couleur

Format/emplacement

Inside front cover
Back cover
Full page
Three columns
Two columns
Half page horizontal
Quarter page
One column

2000
1900
1500
1200
900
900
500
350

2800
2500
2100
1680
1260
1260
700
490

Deuxième de couverture
Quatrième de couverture
Page entière
Trois colonnes
Deux colonnes
Demi-page horizontale
Quart de page
Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demandes d’insertion publicitaires ou d’abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, CP18524/ Dakar, Senegal
E-mail: publications@codesria.org
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2018. Tous droits réservés. Les opinions exprimées dans les numéros de la Revue Africaine des Livres sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d’échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l’Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani* qui est une revue d’histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA)* et la *Revue de l’Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la *Revue Africaine des Médias*; *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique* ; *L’Anthropologue africain*, la *Revue des mutations en Afrique*, *Méthod(e)s : Revue africaine de méthodologie des sciences sociales* ainsi que *Sélections Afro-Arabs pour les Sciences Sociales*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l’institution sont aussi diffusés à travers les « Documents de travail », le « Livre Vert », la « Série des Monographies », la « Série des Livres du CODESRIA », les « Dialogues Politiques » et le Bulletin du CODESRIA. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible au www.codesria.org.

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l’Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l’Afrique. À ce titre, la Revue souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l’objet d’aucune autre publication avant d’avoir été proposées, pas plus qu’elles ne pourraient être prises en considération pour d’autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les manuscrits est de 3000 mots, avec d’éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu’en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les manuscrits devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l’ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et numéro ISBN.

Les manuscrits devront être enregistrés au format MS Word ou RTF et envoyés en tant que fichier attaché par e-mail. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu’une brève note biographique (avec un aperçu des publications les plus récentes) qui pourra être utilisée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la Revue dans lequel paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes rendus) devront être adressées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO - Bir El Djir
B.P. 1955 Oran, El-M’Naouer 31 000 Algérie
Tél : +213 (0) 41 62 06 95 / +213 (0) 41 62 07 03
Fax : +213 (0) 41 62 06 98
E-mail : ral@crasc.dz / revues@crasc.dz
www.crasc.dz

Contents/ Sommaire

K. Mathews	The African-Indian Question.....	4
Garth le Pere	Shaping the Post-Apartheid Landscape in South Africa: The Making of the Black Middle Class	6
Teshale Tibebu	The Horn Breaks African State Norms.....	7
Pamela Khanakwa	‘From Ashes to the Top’: Rwanda Genocide and Promotion of Women’	9
Yamina Rahou	‘La santé dans les pays du sud à l’épreuve de la mondialisation’	11
Mansour Kedidir	De l’histoire de l’érudition islamique en Afrique occidentale et ses avatars	12
Philippe Néméh-Nombré	Existences et corps noirs au Canada : ressaisir la perte pour penser les possibles	15
Ahmed Chernouhi	« Kitami’s chant » : retour aux origines de Priska, une chanteuse rwandaise	16
Fatima Zohra Boulefdouui	Penser malthusien pour un meilleur développement socio-économique et culturel en Afrique Subsaharienne.....	17
Souad Maradj	Les Avocats de la Cour d’Alger : se libérer des entraves du colonialisme	18

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

CHERNOUHI AHMED est chercheur au (CRASC-Oran). Parmi ses publications : « L’Éditorial comme un genre du discours journalistique », in Actes du colloque international : *La question du genre ou le genre en question : approches interdisciplinaires de la généricité*, Université de Mascara (Algérie). « La fin tragique d’un dirigeant arabe et africain », in *Africa Review of Books*, Vol. 12, n° 2, Septembre 2016.

PAMELA KHANAKWA is lecturer in the Department of History, Archaeology and Heritage Studies at Makerere University, Kampala. She is the author of ‘Reinventing *Imbalu* and Forcible Circumcision: Gisu Political Identity and the Fight for Mbale in Late Colonial Uganda,’ *The Journal of African History*, 59:3 (forthcoming, 2018)

GARTH LE PERE is professor in the Department of Political Studies at the University of Pretoria, South Africa.

MANSOUR KEDIDIR est politologue, chercheur associé au CRASC. Il est le responsable de l’édition francophone de *l’Africa Review of Books* (ARB/RAL). Outre ses contributions dans des revues académiques, il est l’auteur de trois romans dont le dernier est intitulé: *La nuit la plus longue*, Ed. Apic, Alger 2015. Il a également publié un essai intitulé : *Le gaz naturel algérien dans la sécurité énergétique de l’Europe : un enjeu géopolitique*, février 2016. Il a également publié une contribution intitulée « Le paradoxe africain », in *Africa Review of Books*, Vol.14, n° 1, 2018.

K. MATHEWS is Professor of International Relations at the Addis Ababa University since 2003. He was formerly Professor of African Studies at the University of Delhi. He holds a PhD in International Relations from JNU, New Delhi, and has published over 100 publications, focusing on African affairs.

PHILIPPE NÉMÉH-NOMBRÉ est doctorant en sociologie à l’Université de Montréal, Canada. Son travail se concentre sur les expériences autochtones et noires au Québec ainsi que sur les perspectives de libération décoloniales et antiracistes. Parmi ses récents travaux : « L’emploi des femmes judéo-marocaines à leur arrivée à Montréal (1956-1978) », dans *Sépharades au Québec : Parcours d’exils nord-africains* (Éditions Del Busso, 2017).

MARADJ SOUAD est chercheure au CRASC, doctorante en anthropologie à l’Université d’Oran (Algérie). Elle travaille sur l’anthropologie linguistique et judiciaire. Elle a rédigé plusieurs notices dans le *Dictionnaire du passé de l’Algérie, de l’antiquité à 1962*, REMAOUN Hassan (Dir.), Oran, CRASC, 2015 : Kahena, Malékisme, Hanafisme, Sidi Khalil, Mahakma, Djeddar.

TESHALE TIBEBU is professor of history at Temple University, Philadelphia (USA) and author of several publications on Hegelian philosophy and modern Ethiopian history, among them *The Making of Modern Ethiopia 1896-1974*.

RAHOU YAMINA est sociologue, chercheure au CRASC. Parmi ces dernières publications : « La virginité entre l’interdit et la transgression », dans *Corps des femmes et espaces genrés arabo-musulmans*, Corinne Fortier et Safaa Monqid (éds.), Paris, Karthala, 2017, « La participation des femmes à la vie politique, enjeu de politiques publiques » dans *Genre et développement humain*, éd avec le concours de la fondation Hanns, Rabat, 2016, p.15-24.

BOULEFDAOUI FATIMA ZOHRA est maître de recherche au Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC, Algérie). Elle travaille sur les questions relatives à la transition démographique aux pays Maghrébins et à la fécondité en Algérie. Parmi ses dernières publications : « La bouleversante mission de Kapiāça auprès des guérilleros de l’Angola » in *Africa Review of Books*, Vol. 6, n° 2 ; « l’initiation à la statistique au collège », in *Insaniyat*, n°60-61.

Africa Review of Books (ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).

La Revue Africaine des Livres (ISSN No. 0851-7592) est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.

The Bandung Spirit

Little over six decades ago, in 1955 to be precise, Indonesia hosted an important gathering that sought to make a major contribution to the ordering of the system of international relations in the post-Second World War period and the onset of the Cold War. This was the first Afro-Asian conference which was held in Bandung, Indonesia on 18-24 April 1955. It was sponsored by India, Indonesia, Burma, Ceylon, Pakistan and an additional 24 Asian and African countries. Fifty years later, on 20-24 April 2005, the second Asian-African Conference was also held in Jakarta and Bandung. The Bandung Conference considered problems of common interest and concern to countries of Asia and Africa and discussed ways and means by which their people could achieve fuller economic, cultural and political cooperation, thus launching an era of Afro-Asian cooperation.

Among others, this conference extended its warm sympathy and support for the courageous stand taken by the victims of racial discrimination, especially by the peoples of African and Indian origin in South Africa. The Bandung Conference was a direct product of the victories scored by the people of Africa and Asia in their historic struggle against colonialism and imperialist domination. To the vast majority of the peoples of Africa and Asia the Conference provided a source of inspiration, a step in the right direction of meeting the aspirations of the vast majority of mankind, particularly the oppressed people of Asia and Africa.

From a historical perspective, Africa's relations with Asia, particularly India, go back many centuries. Until the 20th century, India's relations with Africa were mainly cultural and economic. There was very little political interaction. Linked across the Indian Ocean, Indians have been neighbors and partners of East (and Southern) Africans for thousands of years. There was regular interaction between communities and traders especially from the west coast of Gujarat and parts of South India with Abyssinia (now Ethiopia), Somalia, Mombasa, Zanzibar, Mozambique, etc. These communities and groups played significant roles in the histories of both India and Africa. However, the advent of the Europeans and the era of the colonial rule disturbed these interactions, although they could not completely disrupt them.

In many ways, Indians and Africans trod a common path. As colonization came, their contacts acquired different dimensions. Both India and Africa shared the pain of subjugation and the joys of freedom and liberation. In the period of decolonization and the fight against apartheid, India and Africa stood shoulder-to-shoulder in the fight against apartheid and racial discrimination. *Satyagraha*, non-violence and active opposition to injustice and discrimination were first devised by Mahatma Gandhi on the Continent of Africa. India's first Prime Minister, Jawaharlal Nehru, was also a firm believer and practitioner of the principle of Afro-Asian solidarity and support for the struggle of the people of Africa against discrimination and apartheid. Nehru regarded Asia and Africa as 'Sister Continents'.

The African-Indian Question

K. Mathews

AFRICA in the INDIAN Imagination: Race and the Politics of Postcolonial Citation

by Antoinette BURTON

Duke University Press, 2016, 200 pp., ISBN: 978082236167

(Originally published as: *Brown Over Black: Race and Politics of Postcolonial Citation*. Three Essays Collective, India, 2012)

After she achieved independence in 1947, India embarked on a path of close cooperation with the newly independent nations of Africa, which were sharing similar problems of underdevelopment, poverty and disease. India's cooperation with Africa was based on the principle of South-South Cooperation, on the similarities of circumstances and experiences. India has believed and still believes that Africa holds the key to its own development but it needs support, facilitation and durable partnerships. Among others, transfer of knowledge and human skills, going beyond government-to-government interactions and embracing civil society, has been emphasized. India has always been open to sharing its strengths, its much appreciated democratic model of development and its appropriate technologies, which many Africans found to be low cost, resource-efficient, adaptive and suitable to help identify local solutions to local problems.

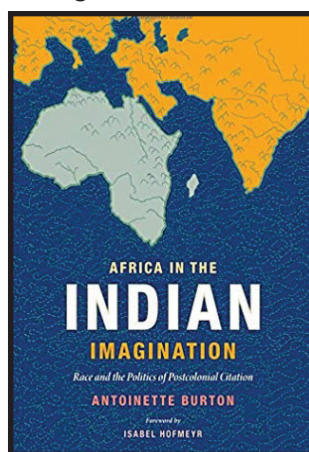
Africa in the Indian Imagination

In her well-conceived, well researched and well written book, *Africa in the INDIAN Imagination*, imperial historian Antoinette Burton provides a refreshing analysis of the Afro-Asian relationship from the vantage point of India. In the process, she contributes to a growing scholarly interest in the histories of the global South. Burton contends that Afro-Asian solidarity is best understood by using fiction as a lens to expose the racial, class, gender, sexuality, caste and political tensions throughout the postcolonial global South. Indeed, she reframes our understanding of the intricacies of post-colonial Afro-Asian connections that emerged from the 1955 Bandung Conference.

Recent attention to the urgency of economic and political cooperation between the Indian government and African states – often termed South-South globalization – suggests that the time has come for more critical histories of 'Afro-Asian solidarity' than are presently available. That term, which gained currency at the historic 1955 Bandung Conference, refers to the story of affinities and exchanges between peoples of African and South Asian descent from ancient times to the present. More recently, it has gained popularity as a metaphor for the fraternal links between ex-colonial peoples in the wake of decolonization, when Africans and Indians (and others) joined forces to create the Non-Aligned

Movement (NAM) in the Cold War world dominated by the USA and the USSR. Briefly put, this book represents an unconventional, critical, and refreshing account of Afro-Asian interactions in the post-Bandung era, taking India as a case study.

The author, Antoinette Burton, is Senior Professor of History and Global and Transnational Studies at the University of Illinois, Urbana-Campaign. In this study, she turns her acute moral, intellectual and analytical attention to



how twentieth-century Indian nationalists used Africa and Africans as reference points for imagining an independent identity. Powerfully acting on its own injunction to provincialise empire by meshing postcolonial critique with feminist one, Burton's bold and erudite study redraws the map of intercultural relations and trans-nationalist col-

laboration in the twentieth century. She contributes to a growing scholarly interest in the histories of the global South. In fact, Burton here joins a number of scholars, mainly diplomatic historians, in challenging the narratives of solidarity by arguing that Asian and African relations were fraught with tension and competition. A seasoned colonial and postcolonial scholar, Burton advances our understanding of Afro-Asianism more so because she offers a social and cultural history of the India-Africa relationship and delves deep into previously unexplored archives and sources. Burton's essays are largely concerned with Indian works of fiction and non-fiction that depict the subcontinent's relations with Africa. Burton contends that Indian writers cited or referenced Africa as a buttress of Indian identity. At the same time, they produced a hierarchical positioning of 'brown over black' that served to empower Indians and refashion Africans as their radicalized others.

As Hofmeyr rightly notes in the Foreword, in its form, content and making, this book is a portable experiment. Each essay is devoted to one novel or work of fiction and the volume constitutes a speculative book shelf comprising texts whose authors and characters rove widely – from Bombay to Durban; Goa to Ghana; Uganda to India. These itineraries crisscross previously colonized parts of the world, creating a constellation of pathways in what we now call the global South, itself an experimental configuration whose outline and import are currently far from clear. Focusing on India's imagined (and real) relationship

with Africa, Burton historicizes Africa's role in the emergence of a coherent postcolonial Indian identity. She shows how, despite Bandung's rhetoric of equality and brotherhood, Indian identity echoed colonial racial hierarchies in its subordination of Africans and blackness. Underscoring Indian anxiety over Africa and challenging the narratives and dearly held assumptions that presume a sentimentalized, nostalgic and fraternal history of Afro-Asian solidarity, Burton demonstrates the continued need for an anti-heroic, vexed and fractious post-colonial critique.

As the significance of the global South as a geopolitical force gains momentum, opinion on what it is or how it might be understood proliferate. Is it the post-American future towards which the declining West is inevitably evolving? Could it be the portent of what a sustainable future might look like? Or is it in fact the future of capitalism itself, as post-colonial elites entrench themselves by enabling devastating forms of extractive labor while creating new multilateral power alignments like BRICS? Or, is this multilateralism in fact an anti- or perhaps semi-capitalist arrangement that could shift the gravity of world power southward? Others insist on global South as the post-1989 situation of the 'Third World', where older traditions of anti-imperialism will be reprised in the neoliberal order, making the global South the locus of radical global social movements.

Methodologically, the book assembles a series of texts each of which opens up a miniature world where 'Africa' and 'India' intersect: African Indian interactions around the anti-apartheid struggle in Durban; the travelogue of Frank Moraes, editor of the *Times of India*, through several African countries in 1960; and a novel about East African Students in Delhi. It tracks the racial hierarchies that were often at work in the lived experiences and geo-political imageries of men and women for whom the ideals of Afro-Asian solidarity pose a genuine challenge.

Significantly, the study also takes gender and sexuality as indispensable categories in the history of postcolonial India in/and the world. It draws on the writings of Anusya R. Singh (Chapter 1, *Behold the Earth Mourns*, 1960); Frank Moraes (Chapter 2, *The Importance of Being Black*, 1965); Chanakya Sen (*The Morning After*, 1973) and Phyllis Naidoo's *Impressions of Anti-apartheid History 2002-2006* (Ch. 4) and also, briefly, Ngugi wa Thiong'o's famous 2007 novel, *Wizard of the Crow*, (Epilogue, pp. 167-71), providing praise for India's post-colonial achievements, her appreciation for the example of the Indian poor and his frank admiration of Gandhi as a political model. As both a veteran historian and a gifted literary critic, Burton dissects these novels, listening to the possibilities they open up even while tracing the contradictions in which these become knotted. For her, novels are not simply reflections of the world; they are imaginary attempts to resolve contradictions, to use the narrative to settle the ambiguity. Her readings of the texts productively mine these fault lines, showing the limits of the ideological projects embodied in each text. According to the author, the Indian

conception of Africa that emerges is biased by ‘racialised’ capitalist relations, ‘colonial-era racial hierarchies and entrenched practices of racial endogamy’.

In this Indo-centric conception of the post-colonial world, we find again the superstructures of intra-colonial interdependence that the British empire had created, a hierarchy in which India was subordinate to the ‘motherland’ and other colonies like those in Africa occupied in turn a place inferior to India, which signify the idea of ‘brown over black’! According to Burton, India’s efforts to create a national identity entailed a vision of Africa and of blackness that was intrinsically defined by the assumption of their inferior status, in civilisational and racial terms. Although Burton is careful to observe that this does not deny the close entanglement between India and Africa and their archive of cross-racial interaction, she invites her readers to consider Afro-Asian solidarity, and the modern and contemporary history of South-South connections, from the vantage point of frictions and fault lines.

One may conclude that *Africa in the INDIAN Imagination* covers a cognate domain of complexity: the historical archive of interactions between ‘Africa’ and ‘India’. The lattice of linkages between these two world regions is indeed old and deep – ancient monsoon-driven trade routes across the Indian Ocean; relationships of anti-colonial and anti-apartheid support and solidarity; and, more recently, a neo-liberal wave of Indian investments in the continent. Focusing on India’s imagined relationship with Africa, Burton historicizes Africa’s role in the emergence of a coherent post-colonial Indian identity. She demonstrates as to how – despite Bandung’s rhetoric of equality and brotherhood – Indian identity echoed colonial racial hierarchies in its subordination of Africans and blackness. Underscoring Indian anxiety over Africa and challenging the narratives and deeply held assumptions that presume a sentimentalized, nostalgic and fraternal history of Afro-Asian solidarity, Burton shows the continued need for anti-rhetoric, vexed, and fractious postcolonial critique.

Analysis

Burton’s main chapters offer close readings of two novels (Chs. 1 & 3), one travel narrative (Ch.2), and one memoir (Ch.4). The first chapter brings to the reader a commentary on the first novel written by a South African Indian, and on the interpretative possibilities that arise from a method that is attuned to the citationary politics that plays out within—and beyond—the text. Written in 1960, Ansuya R. Singh’s novel, ‘Behold the Earth Mourns’, is the story of a transnational Indian marriage set in Durban against the backdrop of the passive resistance campaign of 1946-1948, which was organized in response to the Smuts government’s introduction of the notorious Ghetto Act, the bill which limited the rights of Indians to own or occupy land.

One hundred years after the arrival of the first indentured Indians in South Africa, Ansuya R. Singh published this, her first, novel which is the story of this transnational marriage between a Bombay woman, Yogeshwari, and a Durban

man, Srenika. In order to capture the full historicity of Singh’s book, Burton rightly suggests that this be read not only as a diaspora novel that portrays the struggles of the Indian community in South Africa at the intersection of class, gender, and race, but also as a work of fiction where African characters, and the possibilities of interracial encounters and collisions, are central to the plot. Most of the book engages a variety of fictional and non-fictional narratives that are used as specific accounts of the ways in which Africa was imagined by Indians or by Africans of Indian descent.

The other novel (Ch.3) is Chanakya Sen’s *Morning After* (1973), which also tells stories of diaspora across Afro-Asia. In *The Morning After*, Sen narrates the story about African students studying in India. Spearheaded by the Government of India in the mid- 1950s, the drive to enroll African students in India’s then 55 universities was motivated by Jawaharlal Nehru’s commitment to cultivating Africa’s technical capabilities as part of their training for post-colonial self-government. Nehru also took the initiative to establish a separate Department of African Studies in Delhi University in 1955. As the author notes, if such a scheme sounds paternalist, it should come as no surprise (p. 92). The post-colonial Indian market was dependent on African markets – including Kenya, Zambia, Zanzibar, Ghana and Nigeria. This was part of a larger scheme of developing long-range policy objectives for Africa – known as ‘economic diplomacy’ – which accelerated in the wake of the Sino-Indian war of 1962. Burton convincingly argues that the interface between Indian and African characters in each novel reproduced racialised and gendered hierarchies that privileged ‘Brown over black’. Burton also points to the anxieties about crossing Afro-Asian boundaries. But, in Sen’s novel, we also find Indian women and African men crossing racial boundaries in intimate spaces. Such crossings proved devastating for the African characters and provided a cautionary tale against interracial mixing within the Afro-Asian communities in India.

Burton’s final essay on Phyllis Naidoo’s *Memoirs* (Ch. 4) about Indian and African collaboration in the anti-apartheid struggle is noteworthy. She argues that Naidoo’s book, *Footprints in Grey Street*, captures the interracial struggle against apartheid in South Africa and registers a new way of narrating solidarity across the Afro-Asian experience. Burton finds promise in Naidoo’s ‘Afrindian’ story because it ‘cites’ interracial solidarity on the ground in the anti-apartheid movement, while also recognizing the ‘frictions between brown and black that were characteristics of the struggle’ (p. 145).

Earlier in Chapter 2 (pp. 57-87), Burton’s study of Frank Moraes’s *The Importance of Being Black: An Asian Looks at Africa* (1965), reaffirms the significance of racial hierarchies in Indian perceptions of Africa. Burton believes that Moraes, a journalist who wrote about his travels throughout Africa in 1965 and relied on older discursive hierarchies of the colonial era to position African states ‘below’ India developmentally. However, this book only

provides the view of ‘Africa from an airplane’ (Moraes never lived in Africa!). It is nonetheless a critical ethnography of emergent African nation-states – refracting the fate of postcolonial India and Indians through its telescopic lens and honing in on African practices on the ground as evidence (or not) of Africans’ fitness for self-rule.

That ground – the ‘below’ as seen from the airplane window – is ostensibly highly differentiated, with each chapter mapping the history and contemporary politics of emergent nation states from Ghana to Rhodesia to Kenya to the Congo. As Burton points out (p. 59), the rhetorical effect of Moraes’ frequent touch-downs strategy is two-fold. First it registers ‘Africa’ not simply as an undifferentiated geographical mass but as a fitfully decolonizing space under pressure from mass nationalist movements and superpower competition. What is significant here is how readily Moraes, as a self-identified ‘Asian’/‘Indian’ observer of post-colonial African politics, follows in its wake. Interestingly, Moraes compares an almost 20 year independent India (in 1965) with the nascent, even adolescent, quasi-independent Africa in the making. The following quote from his book reveals his rather racist orientation:

The average African truly certainly lacks the education, training and experience not only of the European, but of the Asian. If he is a hundred years behind Europe, he is at least fifty years behind Asia in the development of his aptitude and abilities (p. 60). No wonder readers generally found Moraes’ views alternately surprising, distasteful and unnecessarily censorious. In the opinion of many, Moraes’ patent lack of sympathy for Africa undercut the force of his political observations. Elsewhere, Moraes notes: ‘While Africa regards the West as being unduly complacent, the West accuses Africa of being unnecessarily truculent’. He also says: ‘Asia’s heart is with Africa though her head is often more inclined to the West!’

India-Africa Synergy in the Anti-Apartheid Struggle

Burton’s final essay (Ch. 4), on Phyllis Naidoo’s memoirs about Indian and African collaboration in the anti-apartheid struggle, stands out. Phyllis insists, ‘Do not call me an Indian. I am South African’. In the mid-1950s, Naidoo threw herself into activism in South Africa, initially by raising funds for treason trials – the 156 people, including Nelson Mandela, who were tried for treason between 1956 and 1961 – and helping people who were banished to remote areas. She joined the ANC-aligned Natal Indian Congress and, later, the South African Communist Party and married one of the young party leaders, M.D. Naidoo. Initially, her work focused on the underground, helping ‘comrades’ to escape the country, a role that became even more vital after the ANC was banned in 1960. Phyllis was warned by underground leaders to flee the country, but she took her chances and remained at home, while continuing to assist others to leave. However, because of her underground work, Naidoo was finally forced to flee into exile in Lesotho in 1977. The apartheid government cer-

tainly regarded her ‘a difficult woman’, as did many of her friends and comrades. She had little respect for conservative conventions about how women should behave etc. and was renowned for being straightforward with her opinions, even with the rich and the powerful.

Antoinette Burton argues that Naidoo’s book, *Footprints in Grey Street*, captures the interracial struggle against apartheid in South Africa and registers a new way of narrating solidarity across the Afro-Asian experience. Burton finds promise in Naidoo’s ‘Afrindian’ story because it ‘cites’ interracial solidarity on the ground in the anti-apartheid movement, while also recognizing the ‘frictions between brown and black that were characteristics of the struggle’.

Epilogue and Conclusion

In Ngugi waThiong’o’s 2007 novel, *Wizard of the Crow*, the hero Kamiti, university-educated and unemployed, poses as a wizard and topples a fictional African regime gluttoned on corruption and seduced by the evils of global capitalism. Among the things that made Kimati who he is – i.e., what makes him a threat to the ‘Republic of Aburiria’ and its would-be leaders – is that he has traveled through and studied in India. Just as irritating to his enemies is his praise for India’s postcolonial achievements, his appreciation for the example of the Indian poor and his frank admiration of Gandhi as a political model. ‘...Wasn’t it only after fifteen years of anti-colonial struggles in South Africa that he went back to India to organize *satyagraha* and *ahimsa* against the British rule in India?’, he asks. Rightly so.

Burton notes that if Kimati is an avatar of the Africans in these essays and novels she has been tracking in the book perversely figuring India as a challenge to the self-actualization of Africa’s independence, he is also a critical marker of the persistence of Afro-Indian comparison in the post-colonial imagination. Not just Gandhi but India and Indians are regarded by Kimati as evidence of the path forward, and by his enemies as proof that he is not really African, or not purely so (p. 168). The choice is wide open! Burton points out that her criticisms of India in the book is not to suggest that Indians were simply racists or did not participate in fighting apartheid in South Africa or in shaping Afro-Asian solidarity in the wake of the 1955 Bandung Conference. The analysis in this book is compelling, although it has its limitations. Burton’s overdependence on textual analysis leaves little room for exploring the geo-political context and material forces.

The generations of South African Indians who succeeded Gandhi put their bodies on the line to protest racial segregation; and there is no gainsaying the impact of joint struggles by Indians and Africans to secure a platform for Third World issues, and to re-configure the post colonial globe, in the heat of the Cold War and beyond. As the author rightly points out, Ngugi’s approach makes it impossible not to take the centrality of women and gender and sexuality in his story seriously (p. 169). As such, the African-Indian Question is riddled with tensions that, perforce, generate friction: the heat and light we need to make new histories!

Roger Southall must rank as one of South Africa's most enterprising and provocative scholars. He is not one to shy away from taking on challenging and demanding assignments. Like his book before this one, *Liberation Movements in Power: Party and State in Southern Africa* (University of KwaZulu-Natal Press, 2013) was path-breaking in examining and exploring the structural anatomy and governance pathologies of liberation movements in Southern Africa. Here he laid bare their loss of moral authority to govern once ensconced in power; only to become authoritarian party machines based on corruption, avarice, and patronage.

In this book, he takes on another important and critical line of enquiry which has not been addressed or attempted with such breadth of comprehension, depth of analysis, and sympathy of understanding since 1965 in Leo Kuper's magisterial book, *An African Bourgeoisie: Race, Class and Politics in South Africa* (New Haven: Yale University Press). In many ways, Southall draws his muse and inspiration directly from Kuper. The post-apartheid landscape has of course changed very dramatically and significantly since Kuper's time, but as Southall says in his preface: '...I have found myself constantly referring back to Kuper, and trust that readers and reviewers will identify at least some respectable degree of continuity with his marvellous work' (p. vii).

And so the stage is set for this *tour de force* which, like Kuper's work, is bound to be both a primer and gold standard on the subject of the black middle class in South Africa for some time to come; or, at least, until another courageous soul comes along to pick up the proverbial cudgels left by Kuper and Southall. All the more so since this book under review is a scholarly masterpiece in its disciplinary eclecticism. It unearths the complexity of the black middle class in both its historical character and contemporary manifestations by drawing on insights as diverse as those from political science, sociology, history, geography, and anthropology.

This eclecticism is richly reflected through his investigative lens but also forms the theoretical, analytical, and empirical bases of rumination throughout the book, from its introduction to its richly textured eight chapters and afterword. The veracity and integrity of a book like this has to rest on a solid academic and scholarly edifice and here future students of South Africa's black middle class will find a rich vein of guideposts across the relevant literature and source material. In addition to an engaging, well-written, and interesting text of 242 pages, there are 31 pages of footnotes, 11 pages of bibliographic references, and a very useful index of 9 pages.

Up front, Southall is very direct and honest about his personal and intellectual motivations for writing the book. He himself is a 'middle class' white South African and as such, is caught in the dialectic of being both an '...insider and outsider, with all the strengths and weaknesses that this implies' (p. xiv). As an outsider, his experience of the existential phenomena that have shaped the black

Shaping the Post-Apartheid Landscape in South Africa: The making of the Black Middle Class

Garth le Pere

The New Black Middle Class in South Africa

by Roger Southall

Jacana and James Currey, 2016, 296 pp., \$34 HC,
ISBN: 978-1-84701-143-5

middle class is perforce a vicarious one. With that caveat out of the way, his main task is to understand the 'rise of the black middle class' as an integral part of the social, political, cultural, and economic fabric of post-apartheid South Africa but with particular reference to its character, fate, and future. The forces which define this rise, he correctly observes, have to be located against the backdrop of globalisation and democratisation; new forms of communication and consumerism; a changing division of labour based on financial and service industries; higher incomes and upward mobility as a consequence; and South Africa's own racial dynamics as inherited from the legacies of apartheid.

An important methodological rider is Southall's greater focus, emphasis, and concentration on the 'black African' middle class. In so doing, he does recognise that the two other minority interstitial groups, the Coloureds (those of mixed heritage) and the Indians (settled émigrés from the sub-continent) have been integral parts of the generic 'black' grouping in terms of the ruling African National Congress's (ANC's) non-racial idiom. However and for purposes of his enterprise, while the struggle for freedom was waged on behalf of this generic category, it ultimately was targeted at the emancipation of the black African population who make up just under 80 per cent of the population of the country.

While all three groups might constitute a 'broader collective class entity' (p. xvii), the historical experiences of the Coloureds and Indians from apartheid through the democratic transition have been markedly different. And so, and where relevant for comparative purposes, Southall distinguishes between the 'black middle class' to include Coloureds and Indians and the 'black African' middle class as a separate analytical category. However, and as a bounded entity, the black middle class has been '...a key actor in the process of modernisation and development' and is worthy of study because '...the role of the black middle class in the making of South African democracy has been seriously understated...' (p. xvii).

Having revealed his approach and assumptions (which might not be entirely persuasive to some), Southall then sets out to establish the theoretical foundations for the study with respect to the problems and controversies of definition and he does so through the optics of the two 'grand traditions' of Karl Marx and

Max Weber. Through these two classical and influential figures, he finds certain complementarities but also differences in ontology and epistemology in how middle classes take shape across history and society. Strategic problems can be found in their modes of class analysis and neutrality of language; how the middle class is differentiated and for what purpose; how their political identities are shaped; their relations to the state; and crucially, the role which the middle class has played in

democratisation. While much ambivalence remains about the applicability of class theory to developing countries since it is based on the Western experiential and ideational canon, Southall reminds us (drawing on E.P. Thompson), that '... "class" is neither a structure nor a category but a historical phenomenon, something in human relations that "happens"' (p. 21).

Having been served the starters of the methodological assumptions and the conceptual and theoretical anchors, we then get into the main course of the book's next six chapters which follow a certain thematic logic. The second chapter is historical in nature and traces the evolution of the black middle class from the time that South Africa became a Union in 1910 until the cusp of its democratic transition in 1994. This is an important prism through which to understand the nature and impact of racial segregation under apartheid and South Africa's brand of white settler-instigated capitalism which 'left little room for a black middle class' and indeed inhibited its growth (p. 24). The chapter provides compelling detail about the problems of racial stratification in a society which was calibrated according to the strictures of settler colonialism but nevertheless takes note of the educational role of missionaries in cultivating the taproot of an emergent African elite or petty bourgeoisie. The missionaries even granted title to parcels of land to those individuals who were co-opted into their proselytising designs, all of which was to change fundamentally when the black middle class found a new *raison d'être* in participating in the politics of liberation and the various formations which drove this agenda, albeit in a racially skewed manner (p. 41).

This historical treatment is useful in Southall's attempt to impose order on the post-apartheid conundrums and contradictions of the black middle class in relation to its size, shape, and structure.

This is taken up in Chapter 3, and he does so with very interesting approaches to the problem. One section of that middle class is consumptionist, which is '...predominantly youngish, overwhelmingly urban, higher-educated, salaried or self-employed, highly aspirational in terms of standards of living and hopes for their children, technologically aware, culturally self-confident and not least, politically assertive' (p. 43). The second is productionist, which is closely aligned with the imperatives of the 'corporate bourgeoisie' that '...had begun entering managerial ranks of the large corporations from the early 1980s and which, boosted by affirmative action and Black Economic Empowerment, has assumed a growing presence not only as managers, but as shareholders and directors after 1994' (p. 59).

These mutually reinforcing approaches form an appropriate introduction to the dynamics of upward social mobility under ANC rule since 1994, a topic that is taken up in Chapter 4 under the rubric of black class formation under the aegis of the ruling ANC party. The chapter discerns on the one hand the incremental but highly restrictive and racially-defined forms of mobility under late-apartheid. This was accompanied by some easing of labour-based racial discrimination such as abolishing influx control, allowing black advancement in white-collar jobs, and leaving black business entrepreneurship to its own devices. On the other hand, the advent of the ANC as a party-state opens and unlocks new opportunities for political deployment of loyal cadres in strategic sectors of the economy. This has been propelled by the legal requirements of equity employment and black economic empowerment as essential vectors of a transformation drive to change the nature and character of a once racially-engineered and concentrated ownership in the economy.

The next four chapters then take the reader on a very illuminating, captivating, and thought-provoking tour of key themes that help to define the emerging but changing world of the black middle class in South Africa, namely, education, work, lifestyle, and politics. Thus Chapter 5 is concerned with how education is very crucial to the prospects of upward mobility, given the levels of differential but generally inferior forms of education that obtained during apartheid, but especially for Africans and which '...had long been a major grievance of black South Africans' (p. 98).

Greater class mobility has been enabled and promoted via deep and legally-dictated educational reform and deracialisation of the national system of education, including public and private schools as well as the entire architecture of higher university education. These changes notwithstanding, the ineluctable fact is that black Africans remain disadvantaged. This is a consequence of apartheid's spatial distribution of schools with lower standards and fewer resources which has thereby allowed the '...preservation of privilege' (p. 122). Because of this, black and white access to elite public and private schools as well as 'traditional' universities has given rise to a situation where 'in South Africa to-



day, education remains intimately related to social class' (p. 123).

Next in Chapter 6, Southall shows the middle class at work. This is another very insightful contribution of the book. As the author says, this topic has not received the attention it deserves since it is at work where black South Africans have to confront the intersections of race and class if they are to entertain any hope of moving up the occupational ladder. The author disaggregates the work experiences of his subject into analytical categories of state managers, corporate managers, professionals, semi-professionals, and white-collar workers. What follows is a careful examination of each category's functional and behavioural dynamics in the workplace as well as their political influence and modes of organisation and representation. While these categories have undoubtedly opened up avenues for enrichment and wealth accumulation and represent different and diverse fractions in the economy, Southall argues that 'in the post-apartheid era, the state and capital are locked in a contradictory relationship; both are highly dependent upon each other, yet the relationship is also highly antagonistic' (p. 160).

While there are differences and diversities in work experiences, the different layers of the black middle class are united in a common vision and that is '...to do better for themselves, and to ensure themselves and their families a better standard of living and style of life' (p. 162). How

they have fared in this pursuit is taken up in Chapter 7, which deals with the social universe of the black middle class, where lifestyle is a convenient marker. In South Africa, the visibility and mobility of the black African middle class has been captured by the moniker, 'black diamonds', which suggests '...high-spending, hard-living and showy black individuals and "power couples" who have cracked the racial ceiling and who inhabit a world of extravagant lifestyles, tasteless "bling" and over-the-top celebrations and partying' (p. 163).

Sadly, the acquisition of new forms of wealth together with crude consumerism and crass materialism are often associated with corruption, rent-seeking, and having the right political connections. The perverse incentives that come with such behaviour has now become known as 'state capture', where members of the black African middle class face increasing public, judicial, and parliamentary scrutiny and criticism.

In addition, they are also saddled with onerous forms of consumer debt as the years of relative prosperity that characterised the Mandela-Mbeki years have been displaced by an economic downturn and an economy that is mired in a recession. Southall also delves into how this precarious existence has seen members of the black middle class increasingly seeking refuge, solace, and inspiration in religion, especially in redemptive Pentecostal and charismatic

Christian churches which have a '... particular appeal to the black middle class' (p. 191).

This brings us to the final thematic Chapter 8, which takes up the problematic challenge of understanding the political orientation of the black middle class, in particular their relationship to democracy and development. Southall attempts to accomplish this task through a thoughtful examination of three propositions, which are: firstly, that the black middle class was a force for democracy leading up to the transition in 1994 which signalled the end of apartheid; secondly, that the black middle class is both the offspring of ANC patronage as well as the main proponent and advocate of its legitimacy and credentials to govern the country; and thirdly, that the heterogeneous nature of the black middle class is vital to the consolidation of South Africa's nascent democracy.

In terms of the logics of these propositions, Southall considers whether the black middle class could be considered a progressive or reactionary force in either advancing democracy or promoting authoritarianism since 'the reality is likely to be far more ambiguous, if not downright messy'; hence, the progressive ethos of the black middle class is not simply a given of social existence and ought to be questioned (p. 219).

The book concludes with a reflective afterword that locates the black middle class in South Africa against the broader

discourse in Africa and the Global South, where there have been ascendant middle classes and who are often seen as 'drivers of development' (p. 223). The afterword is also an invitation to proactive, comparative, and transnational research on the characteristics of the continent's middle class, highlighting what has been done in understanding its colonial and post-colonial trajectories, but also revisiting classical debates about how the middle class relates to issues of development or otherwise.

According to Southall, this raises two critical challenges: one is filling major historical gaps in studying the 'middle class' in Africa compared to the established focus on elites, the bourgeoisies, working classes, migrants, and peasants; the second is the requirement of definitional precision which draws on different and contrasting disciplinary traditions and theoretical approaches. Finally, there is Southall's cautionary injunction that any research agenda must guard against treating South Africa as *sui generis* and exceptional while obviously being sensitive to the fact that the country's transitional dynamics after 1994 were profoundly shaped by its black middle class.

Ultimately, Southall has written a very important book which represents a refreshing appraisal of a complex subject. His interpretations are subtle, supported by thoughtful arguments and excellent scholarship. It is thus a fitting and lasting tribute to Leo Kuper.



Christopher Clapham is a doyen of scholarship on twentieth and twenty-first century Ethiopian politics. He has published extensively not only on Ethiopia, but also on the Horn of Africa and the African continent at large. His two previous monographs on Ethiopia, *Haile Selassie's Government* (Praeger 1969), and *Transformation and Continuity in Revolutionary Ethiopia* (Cambridge 1990) have been standard references on the topics addressed in the two books. His various articles and conference papers on Ethiopia have been additional sources of information and insights for students of modern Ethiopian politics.

The book under review, *The Horn of Africa: State Formation and Decay*, follows in the tradition of Clapham's excellent scholarly works on the region. The book deals with three states he included in the region of the Horn of Africa: Ethiopia, Eritrea, and the Somali states of former British, Italian, and French Somaliland.

The book contains six chapters. Chapter 1 deals with the 'power of landscape', a discussion of the Horn's geography and its impact on societies and histories. Chapter 2 addresses histories of state creation and collapse. Chapters 3, 4, and 5 deal with Ethiopia, Eritrea, and Somali states, respectively. Chapter 6 summarizes the entire work and reflects on the whole region, including its global importance.

The author states that the book addresses the 'dynamics of state formation

The Horn Breaks African State Norms

Teshale Tibebu

The Horn of Africa: State Formation and Decay

by Christopher Clapham

Hurst & Company, 2017, 224 pp., \$27.95, ISBN: 9781849048286

and decay' (p. 2) in the Horn of Africa, its 'primary concern' being 'with developments since 1991' (p. 5). He writes: 'It is the central argument of the book that the dynamics of the Horn are essentially home grown' (p. 2). The external powers that intervened in the Horn were 'absorbed into the existing structures of the region'.

The author states that the Horn is distinct from the rest of Africa in three fundamental ways. First, despite secessionist movements that emerged in many parts of Africa, it was only in the Horn that they succeeded. In 1991, Eritrea and Somaliland *de facto* seceded from Ethiopia and Somalia, respectively. Two decades later, in 2011, South Sudan became the third region to join the list of successful secessions.

The second uniqueness of the Horn lies in its geography, highland and

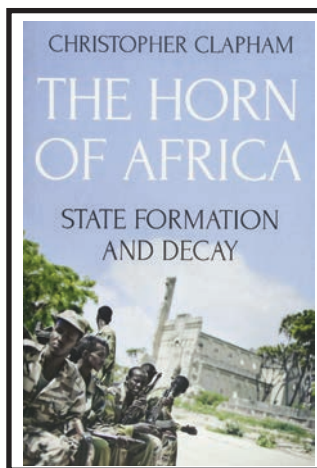
lowland rubbing shoulders in ways unique in Africa. Clapham took John Markakis's classification of Ethiopia into highland core, lowland periphery, and highland periphery and applies it to the whole region of the Horn (p. 9).

Clapham sees the history of the Horn as having been conditioned by its geomorphological features whereby the highland core dominated the peripheries, and to which the latter reacted (p. 9). As such, Clapham gave geography a prominent role in defining the history of the Horn. This is an old thesis, one where even the 'survival of

Ethiopian independence' (Rubenson) was explained by Ethiopia's difficult and 'impregnable' geography. This approach is historically inaccurate, as no invader who attempted to take over Ethiopia ever found her geography an insurmountable barrier.

The third uniqueness of the Horn lies in its 'non-colonial' status. Although Eritrea and the Somali entities were European colonies, Clapham categorizes them under the term of 'non-colonial'. What does Clapham mean when he calls the Horn 'non-colonial'? He attributes non-coloniality in the Horn to the presence in the region of the 'only indigenous sub-Saharan African state, the Ethiopian empire' (p. 3). As such, given the weight and centrality of Ethiopia in the Horn, and given that it was never colonized, the other states of the Horn that were colonized 'were subordinated to non-colonial dynamics to a degree that did not occur elsewhere' (p. 3). In other words, what made the Horn's dynamics 'non-colonial' is the hegemony of a non-colonial state, Ethiopia, over those who were colonized by Europeans - Eritrea and the Somali states.

This is a major thesis, one that was not advanced before in studies of the Horn. The thesis has a major flaw, however. Although Ethiopia was not colonized, the other states and peoples in the Horn region, and inside some parts of Ethiopia itself, saw it as a colonial power that ruled over them as colonial subjects. Accordingly, from their perspective, what made the Horn unique was not its being 'non-colonial', but rather of being subjected to a different kind of colonial domination. What made it different is that the perceived colonial power was not European, but African. All nationalist movements in the Horn of Africa, from Eritrea to Somalia, including the



Oromo, Sidama, Ogaden, etc., have made the same claim regarding Ethiopia as being a colonial power, and their struggles against the Ethiopian state as being an anti-colonial struggle. This is the key to understanding the uniqueness of the Horn. No other state in Africa has been confronted with multiple armed resistance groups fighting for independence under the banner of anti-colonialism. The abortive secessions of Katanga or Biafra did not articulate a theory of fighting against Congolese or Nigerian colonialism. The struggles that led to successful secessions in Eritrea and state collapse in Somalia were results of the military confrontation against the Ethiopian state which they saw as a colonial power. They would thus not accept the thesis that Ethiopia is non-colonial.

The break-up of Somalia in 1991 was tied to the defeat of the Somali military during the 1977 war with Ethiopia. The defeat led to insurgencies against Siad Barre, supported by Ethiopia, culminating in the collapse of the Somali state in January 1991. The 1977 war was fought by Somalia and Somali insurgents in the Ethiopian Somali region against what they called Ethiopian colonialism.

Clapham knows this well. He has written extensively about it, including in the book under review. It is a weakness of his book not to take this aspect into account when discussing the uniqueness of the Horn. Indeed, he himself lapses into describing Ethiopia as a case of 'internal colonialism' (p. 33), where Emperor Menilek carried out successful campaigns of territorial expansion during the last quarter of the nineteenth century, 'more than quintupling the area under Ethiopian control, and perhaps tripling or quadrupling its population' (p. 32). He went on to explain how internal colonialism was 'in some ways more problematic than an external one', and gave the example of how the Amhara, the internal colonizers, were privileged vis-à-vis other ethnic groups, while in external colonialism, which he meant European colonialism in Africa, all the colonial subjects were treated the same way. He described Ethiopia as an 'empire not merely in name but in behaviour', one that 'assumed a sense of manifest destiny towards its region that was most visible in its expansion under Menilek' (p. 180). All these flashy points about 'internal colonialism', 'manifest destiny', etc., belie the thesis of the 'non-colonial' nature of the Horn predicated on Ethiopian non-coloniality. The conquered subjects of Menilek's empire, at any rate their elite spokespersons, saw Ethiopia as a colonial power, not as a non-colonial entity. That is the key for understanding the dynamics of state formation and collapse in the Horn, the subject of the book under review.

We also need to be reminded that when Eritrea and Somaliland formed their own state in 1991, they did so along the lines of the European colonial cartography.

The Italian colony of Eritrea and the British colony of Somaliland Protectorate became the new states of the Horn, born out of the fracture of Ethiopia and Somalia. Here, the Horn proves to be in line with, not different from, the rest of Africa.

Clapham sees Ethiopia as the key to the Horn of Africa, as the dominant powerhouse of the region, the 'prism through which outside powers have viewed the region' (p. 188). He discusses Ethiopia in great detail, delving deep into its history, state structure, power relations, and regional hegemony. The other regions of the Horn, Eritrea and the Somali entities, are discussed to a large degree in relation to Ethiopia. The chapter on Eritrea is mostly focused on Eritrea's failure to live up to its promised potential. He called Eritrea 'one of the greatest tragedies in the modern history of the Horn of Africa', even as he appreciates the 'quite extraordinary experience through which Eritrea came to independence' (p. 112). In the Horn, he sees Eritrea as 'ever the spoiler in regional politics' (p. 146). In short, for Clapham, the remarkable Eritrean struggle for independence ended up in a failed state unable to fulfill its dream of prosperous Eritrea.

Clapham's discussion of Somalia is not different. Here too, failure is the key. The pan-Somali nationalist movement inspired by the idea of 'Greater Somalia' ended up not with the enlargement of Somalia, but with its fragmentation and collapse. Somalia is the failed state *par excellence* in the Horn.

Clapham barely discusses Djibouti, devoting only five pages to it. In what he calls the 'Djibouti anomaly', he refers to its 'quite exceptional level of stability' (p. 171). Given how critical Djibouti is for the region, especially Ethiopia, and given its global importance, Clapham should have discussed Djibouti in more detail. Instead, he calls it a 'thoroughly neo-patrimonial little state under the control of a family oligarchy' (pp. 172-3). The irony is that this 'little state' was the most stable in the Horn, while fire was raging all around.

As compared with Eritrea and Somalia, Clapham has more positive things to say about Ethiopia, including its leader Meles Zenawi, whom he called 'a man of quite extraordinary intelligence' (pp. 69-70). He saw Meles as 'articulate and personally charming, ideally equipped to build relations with the outside world' (p. 70). Clapham wrote that Meles rose through the ranks of the TPLF due to 'his intellectual ability, combined with an open-ended pragmatism in responding to events, though always within Marxist frame of reference' (p. 70). The idea of 'Marxist pragmatism' may be Clapham's contribution to political theory. Clapham also wrote about Meles's 'ever-enquiring mind' (p. 94). No leader in the Horn of Africa was subjected to such praise by Clapham as Meles, a leader reviled by the people of Ethiopia. By contrast,

Clapham has a different take on the President of Eritrea, Isayas Aferwerki:

Isayas, despite (or because of) his evident skills as an insurgent leader, simply lacked the capacity to make the transition from fighter to ruler of an independent state that was demonstrated to such a striking degree by Meles in Ethiopia. He remained a street fighter, preoccupied with power and survival, and prepared to lash out whenever these were threatened, but lacking any wider vision of the kind that Eritrea desperately needed (pp. 129-30).

Clapham's insulting remark that Isayas was unable to make the transition from insurgent to leader of state ignores the fact that the EPLF had been a government in its 'liberated areas' for many years, and that, when it captured Asmara in 1991, it already had a state in place, and Isayas was its head.

One wonders why Clapham does not have the same harsh words against Meles and his regime for the massacre in the aftermath of the post-2005 elections, or the innumerable reports of human rights violations under his rule. Indeed, in the pages where he discusses the 2005 elections (pp. 86-92), Clapham does not even mention the massacre of 193 people (by the government's own admission), the declaration of emergency, the incarceration of opposition leaders, and the imprisonment of thousands of people. All he says is the government was able to impose control (p. 91). The question is, 'How did the government "impose control"?'

Clapham has a high regard for EPRDF and its leadership. In one quite remarkable statement, he wrote about the peaceful succession of power when Haile Mariam Desalegn became the new Prime Minister after the death of Meles. He wrote, 'From the decline of the Gondarine monarchy in Ethiopia in the later eighteenth century, through to the present day, it is difficult to find any unequivocal case of peaceful succession to the highest position in the state' (p. 102). Clapham ignores the simple fact that Haile Mariam was, and still is, a member of the same ruling party EPRDF, and that it was Meles himself who hand-picked and groomed him to be the vice-premier. Haile Mariam replacing Meles is not a change of regime or party. Clapham also praised the fact that succession struggles in post-insurgent regimes require 'struggle credentials', which Haile Mariam did not have. But, again, it was Meles who hand-picked Haile Mariam. No one in EPRDF would challenge Meles's choice. Moreover, there is the EPRDF tradition of 'democratic centralism' which rules out 'succession struggles'.

Clapham closes his book with this last paragraph:

At a much more basic level, Islam threatens to empower the peripheries of the Horn against the centre, by providing a source of ideologi-

cal inspiration allied to other and notably financial resources, and in the process reactivating a very ancient characterisation of the region in which the 'highland core' (not only in Ethiopia, but also in Eritrea), viewed throughout this book the relatively stable centre from which power ultimately emanates, may instead be threatened by its peripheries. This is a part of the world constantly in flux, in which patterns of state creation and decay form and reform, in response to the ever changing relations between highland and lowland, Christianity and Islam, zones of settled governance and zones of statelessness. *It would be foolish to assume that these tensions are being, or will ever be, resolved* (pp. 192-3; emphasis added).

In other words, the Horn will be the Horn, and nothing else. It is a region that comes back to what it left before, in never-ending cycles. The protagonists, who are antagonists, repeat the same pattern of conflict and confrontation because they are irredeemably divided into highland and lowland, Christianity and Islam, statehood and 'statelessness', etc. That such a view is put forward by Clapham is quite troubling. It freezes history; it assumes things never change in this region. So, perhaps, per Clapham, we may need to get ready for the second coming of Ahmad Ibrahim al-Ghazi anytime in the future.

One year after the publication of Clapham's book, the Horn began to witness a remarkable phenomenon. Dr. Abiy Ahmad was elected Prime Minister of Ethiopia in April 2018. Soon, he carried out sweeping reforms. Top on the list was a call for peace with Eritrea. He visited Eritrea, and Isayas came to Ethiopia. The man Clapham called a 'street fighter', one incapable of making the transition to a statesman, was warmly welcomed by hundreds of thousands of Ethiopians. Perhaps, against Clapham's gloomy prediction, the Horn could change for the better, and not repeat the cycles of the past. One, of course, cannot review a book based on events that took place after it was published. Yet, if scholars tend to 'see' the future, then Clapham may have been too eager to dismiss the hopes of the Horn as being tied to its dismal past. The people of the Horn have the capacity to change their future for the better. The bright light on the horizon of the Horn may be just the beginning.

Overall, in *The Horn of Africa: State Formation and Decay*, Clapham provides a synopsis of one of the most complex regions in the world. His insights are informed by more than half-a-century of research and writing on the region, especially Ethiopia. Written in beautiful prose and smooth flow, *The Horn of Africa: State Formation and Decay* provides overall knowledge of the region's politics of the last three decades.



On April 6, 1994, violence broke out in Rwanda, with Hutu killing Tutsi. The violence began as a response to the shooting of President Juvenal Habyarimana's plane at about 8:30 pm on April 6 and killed all on board. It degenerated into a genocide that lasted for one hundred days and left approximately eight hundred thousand people dead. This genocide has been the subject of extensive study and documentation.¹

In *Rwandan Women Rising*, Swanee Hunt adds to this literature by exploring how Rwandan women rose from helpless victims to powerful and influential positions of leadership that enabled them to be at the forefront of helping their country rise from the ashes. Drawing on hundreds of conversations with mostly women and a few men over a period of sixteen years, Hunt brings forth the women's stories both during and after the massacre. She lets Rwandan women share their stories in their own words. This gives the reader a vivid picture of the events and experiences during the massacre and in its aftermath. Her main thrust is that the genocide and its aftermath provided space and opportunities for Rwandan women to rise to prominent positions, especially as they engaged in talks, reconciliation work, and took up positions in both government structures and the private sector. But how was this possible and what was the context?

From the narratives gathered by Hunt, we learn that the marginalization of Rwandan women was rooted in patriarchy and dates back to pre-colonial times; unknott surprisingly, even Western education and colonialism did not promote women. Scholars of Africa will agree that, with very few exceptions, this is not unique to Rwanda. Formal girls' education in colonial Africa was primarily intended to train women as homemakers and confine them to the domestic sphere. In the case of Rwanda, the first girls' school was established in the 1940s with sole purpose of training nuns. Over time, women who acquired formal education would train to become teachers or nurses but not politicians. This was largely the case in Rwanda before the genocide. As Hunt states, 'Leading up to the genocide, women were excluded, publicly slandered, mocked, and assaulted.' Regardless of their identity as Hutu or Tutsi, 'taking an assertive stance on behalf of women's rights was not just discouraged. It could be fatal' (p. 33). But this was radically changed in post-genocide Rwanda. Why and how? What changed after the genocide?

Hunt argues that women's progress was possible not because there was a shortage of men who could take up the key leadership positions, but because of multiple integrated factors. In part II of the book, she lays out what she considers to be the ten basic elements that unexpectedly combined to support women's upsurge in post-genocide Rwanda. Among others, the suffering and trauma during and after the genocide was crucial in bonding the survivors as they figured out how they would live amidst the tense and uncertain circumstances. As a first step, widows organized informal meetings at each other's homes to share problems and find ways to help each

other. Such meetings eventually metamorphosed into influential advocacy and civil society organizations that prepared women for bigger leadership positions. Establishment of basic grassroots organizations from such meetings gave the women a good foundation that prepared them for more prominent roles in civil society organizations, government units or the private sector. 'With hard-won credibility, women began to formalize their influence, both by using their new found power to push for strong female-friendly policies and by drawing on their confidence to vie for leadership position' (p. 94). Common problems affecting women in the post-genocide period brought them together and provided them with a foundation to prepare for bigger and more powerful responsibilities.

Moreover, the enabling political environment in post-genocide Rwanda was perhaps most crucial to the women's progress. President Paul Kagame's political will and support enabled women to push for the enactment of female friendly policies and to gain access to prominent positions in government. There were deliberate initiatives to help them cope with post-genocide trauma and also to establish businesses in the extremely fragile economy. Kagame personally asked Swanee Hunt 'to help women advance in public and social spheres' (p. xxxvi). Being a founder of the Women and Public Policy Program at Harvard's Kennedy School of Government and the Washington, DC-based Institute for Inclusive Security, Hunt taught and supported Rwandan women both inside and outside Rwanda. Inclusive Security opened an office in Kigali and its staff helped women parliamentarians to develop a strategic plan designed to 'promote their agenda for social change and stability' (p. xxxvii). Given such support, it is not very surprising that women in Rwanda progressed to another level.

Hunt's interlocutors applauded the government for its support. One of them observed that: 'There is nothing special about Rwandan women. There's something special about the Rwandan government, which has encouraged women, which has brought us to the forefront' (p. 101). Hunt reveals that many women who rose to prominence at the national level encouraged those in the rural communities too to aspire for public office. The government entrusted them with leadership and women responded

by taking up the role. For instance, the Ministry of Women and Female Promotion was created to spearhead 'women's advancement, gender equality, organizing from grassroots to national level' and 'empowering women in civil society' (p. 110). It initiated several projects that resulted in strategies and policies aimed at the promotion of women.

Through gender awareness workshops for civil servants, teachers, religious leaders and political appointees, ministry officials advocated for and advanced women issues. Deliberate effort was made to unite women beyond political, ethnic, regional and class differences.

Support from within their country aside, Hunt shows that Rwandan women also borrowed a leaf from Uganda, South Africa and countries in West Africa. They were inspired by women who were participating in political affairs in Ivory Coast and Senegal in the 1980s. As they observed: 'these other women are claiming seats in the government, in parliament, so we should [also] start' (p. 40). Similarly, Uganda's gender equality promotion also inspired Rwanda's focus on inclusion. Members of the RPF had been exposed to gender equality promotion while living in exile in Uganda. They learnt lessons from Mandela's ANC in post-apartheid South Africa, where women won 26 percent of seats in parliament. While it is possible that developments in the other African countries informed the actions and progress of Rwandan women, how do we explain the fact that Rwanda went ahead to overtake them, especially with regard to political participation? What conditions contributed to their success? The author does not dwell on this, but it seems obvious that the enabling political environment under President Kagame was a key factor.

And the women themselves developed strategies of increasing their numbers in parliament. In pushing their agenda, the women formed partnerships with the government and they were able to place gender at the center of Rwandan politics. In 2003, they won 48.8 percent of the parliamentary seats; by 2008 the number had gone up 56 percent. With this, Rwanda became the first parliament with a majority of female members. But, impressive as these percentages are, how have they impacted on the lives of Rwandans? Or is it just a question of numbers? Hunt herself asks an interesting question: 'But who can prove it's

made a real difference having so many women in top positions?' (p. 221). Unfortunately, she does not answer this question because, intriguing as it might be, it was not the objective of the book. This is a glaring gap in the book. It would be nice to know how having women in powerful and influential positions impacts the lives of everyday women in rural Rwanda. Moreover, as the author points out, some Rwandan women are worried about the diminishing numbers of activists as more and more women moved from activism to politics. One of the interviewees, Justine Mbabazi who is a gender specialist and rights activist, opined thus: 'the real activists became politicians, and then there was nobody left behind to be a real activist. The government also wants those people who can bring their messages across. So even though women have risen from the ashes to the top, the spirit of pushing the issues forward had died' (p. 330). This is a serious concern that requires some reflection. While celebrating the promotion of women, one ought to think about the sustainability of the trend.

Hunt asserts that the UN tribunal established in Tanzania to deal with the genocide aftermath established a legal framework to deal with sexual violence and this led to the recognition and national legislation of rape as war crime. This was possible because women activists pressed that rape be treated as a serious war crime and brave Rwandan women co-operated by opening up and telling the whole world the 'the severity of the aggression they and their sisters had endured' (p. 185). In so doing, the women of Rwanda turned that violence into a transformative occasion. New laws were formulated and, contrary to the past where rape was regarded as just another spoil of war, it would now be considered a war crime. In part III of the text, Hunt lays out the traumatic effects of rape during and after the genocide as remembered and narrated by victims and survivors who described in detail how they were raped and/or how they looked on helplessly as others were raped.

Whereas raping of women during war had been used during World War II and the Liberian and Sierra Leonean civil wars, it did not attract the attention of the UN Security Council until 1992 following widespread rapes of women in former Yugoslavia. The Statute of the International Criminal Tribunal for the former Yugoslavia (ICTY, 1993) declared rape as a crime against humanity. Similarly, the International Criminal Tribunal for Rwanda (ICTR, 1994) also reinforced rape as a war crime and a crime against humanity. And in 1998, the ICTR became the first international court to find an accused person guilty of rape as a crime against humanity. The trial and eventual conviction of a former mayor, Jean-Paul Akayesu, who was found guilty of committing rape and sexual assault during the genocide constituted a decisive case for international law. And Hunt applauds the victims for making this possible by sharing their stories. She writes, 'But in addition to the advocacy of national and international women's groups and a clear-thinking judge, these historic Rwandan cases

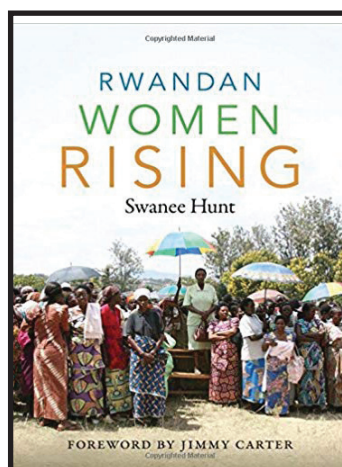
'From Ashes to the Top': Rwanda Genocide and Promotion of Women

Pamela Khanakwa

Rwandan Women Rising

by Swanee Hunt

Duke University Press, 2017, xlii + 392 pages, \$34.95,
ISBN: 978-0822362579HC



hinged on the willingness of victims to tell the court about the unending harm they'd survived' (p. 191).

Drawing on narratives of both women activists and victims of rape, Hunt exposes the shortfalls of the UN tribunal in dealing with victims of rape. Although the tribunal staff travelled throughout Rwanda to identify witnesses and victims who could travel to Arusha to give testimony, the team was not sensitive to the survivors during the court proceedings in Arusha. They seemed unaware that 'those sexually attacked faced extra layers of adversity from the stigma associated with public assaults, rejection by family and friends, health crises, and unwanted pregnancies' (p. 192). Victims were brought face to face with the suspects sitting in court. The courtroom was big and full of people who were there to listen to the proceedings and yet the questions were humiliating. One victim who appeared in the courtroom was shocked. 'I couldn't believe some of the questions they wanted us to answer,' she stated (p. 194). Such an environment was not conducive to the victims of rape and it affected their ability to freely speak out. Hunt shows that women activists intervened to protect the rape victims. Accusing the defense lawyers of humiliating and intimidating the victims, they petitioned the United Nations and singled out the tribunal prosecutor for not defending the women. The activists also created safe environments in which victims could describe freely they had endured. A women's organization called Solidarite pour l'Epanouissement des Veuves et des Orphelins visant le Tail-vail et l'Auto-promotion (SEVOTA) is a good example of one such safe space where women freely shared their stories.

Owing to the pressure from women activists, the UN tribunal later created 'a unit for gender crimes and made some other structural changes aimed at protecting and supporting victims' (p. 196).

However, the tribunal could not handle all the cases because they were too many. An alternative was found in the Gacaca procedure that was established to try the masses implicated in the genocide. This was a traditional form of mediating local conflicts and it was hoped that citizens would easily accept it since it was familiar to them. Women became instrumental in this grassroots process and their involvement made a dramatic difference: 'they not only helped to design the system but also implemented the process' (p. 201). They were involved in the National Service of Gacaca Jurisdictions. Women organizations also worked closely with Gacaca offices. They needed women to testify in order for the courts to succeed. In the past, women had not held key positions such as that of Gacaca mediator. In contrast, 'During the post-genocide gacaca grassroots justice process ... a lot of women were chosen because they were regarded as the most honest, tenacious, and resilient' (p. 203). Four women were appointed as magistrates to the Gacaca Department of Jurisdiction and during the election of judges in 2001, 35 percent of the seats were occupied by women. These were powerful women whose actions disrupted the gendered power structure as many of them 'were deciding the fate of tens of thousands of prisoners' (p. 203).

Like the UN tribunal, Hunt shows that Gacaca too had its own weaknesses. It did not provide protection to the rape victims. There was no privacy and confidentiality during the proceedings

as women came face to face with their assailants. Suspects would intimidate and harass the victims in an attempt to scare them. Some victims even doubted the impartiality of the judges. As one of them narrated: 'I refused [to appear before] several judges because they were neighbors or friends of my attacker' (p. 212). In spite of the shortfalls, Hunt applauds the Gacaca system for trying nearly two million cases by 2012 as compared to only seventy five cases completed by the International Criminal Tribunal for Rwanda from 1997 to 2003. The Gacaca courts spent between US\$ 23 and 33 per case while the ICTR spent around US\$ 2.6 million per case. 'However imperfect,' the author concludes, 'the local courts helped the country stabilize socially, allowing millions to confront debilitating uncertainties and look ahead' (p. 217).

Hunt not only ably demonstrates that Rwandan women were central to the recovery and reorganization of their country, but she also thinks that they set a path for other women to follow. She asserts that the purpose of the book is 'to tease apart the overall achievement of Rwandan women, so that their sisters ... in other countries can think about which elements they might use in their own contexts' (p. 121). This is rather simplistic because women in other countries operate in contexts that are very different from that of Rwanda. Rwandan women activists and leaders benefited from systematic training and guidance by different institutions and people, including the author herself. Moreover, the overwhelming support from President Kagame was very crucial to their success. In fact, one could argue that this book is really about the purported

success of Kagame's regime in promoting women. The picture one gets as one reads the book is that the state of affairs for women in Rwanda was very gloomy until Paul Kagame became president and rapidly turned things around.

In spite of the very few concerns that I raise, this book makes an interesting contribution to the literature on Rwanda. It details how women in Parliament pushed for legislation against rape as a crime of genocide, demanded protection of rape victims during the trial, and formed advocacy and civil society organization, among other things. I would recommend it to scholars and general readers of Eastern Africa and Rwanda in particular, gender scholars and women activists, development workers, policy makers and those working in advocacy and civil society organisations.

Note

1. Among others see: Linda Melvern, 2009, *A People Betrayed: the Role of The West in Rwanda's Genocide*, London: Zed Books; Gerard Prunier, 1995, *The Rwanda Crisis 1959 to 1994: History of a Genocide*, Kampala: Fountain Publishers.



Higher Education Leadership Programme (HELP)

Launched in 2011, with funding support from the Carnegie Corporation of New York (CCNY), the HELP program sought to support research networks, policy forums and publications to document and provide an understanding of transformations underway with regard to the governance and leadership of higher education institutions in Africa. In initiating the program, CODESRIA was motivated by the desire to contribute to the knowledge base and initiate policy debates that would deepen the reforms, as leadership and governance are central to ensuring the quality and relevance of higher education in the continent. Some of the research reports are published under *CODESRIA Working Paper Series*.

CODESRIA Working Paper Series

The *CODESRIA Working Paper Series* disseminates outputs from CODESRIA's research activities. Working papers constitute work in progress. They provide insights into the breadth and depth of work undertaken by the Council's various programmes and research networks. These are published to stimulate discussion and contribute to the advancement of knowledge.

L'ouvrage est une synthèse du colloque « Politique étrangère et diplomatie de la santé mondiale » organisé par la chaire « Savoirs contre pauvreté » du Collège de France. Il est codirigé par Dominique Kerouedan, docteur en médecine, dont les travaux portent sur « *la gouvernance et la géopolitique de l'aide au développement en santé, et sur l'articulation des relations institutionnelles induites par celles-ci à l'échelle globale avec l'effectivité de l'amélioration de l'état de santé et de l'offre de santé, préventive et curative, sur le terrain* »¹ et Joseph Brunet-Jailly, économiste, spécialiste des systèmes de santé d'Afrique de l'ouest, ayant à son actif plusieurs travaux sur le Mali². L'ouvrage rassemble dix-huit contributions d'enseignants, chercheurs, praticiens de la santé et d'acteurs politiques. La problématique s'articule autour de la santé comme enjeu et risque majeur pour la vie des individus. Autrement dit, « *la santé de la population de la planète pourrait être choisie comme l'enjeu de la stratégie de développement, à la place de ce qui tient lieu aujourd'hui : la croissance mesurée par la somme des valeurs ajoutées, un indicateur de plus en plus contesté* »³.

Aussi, cet enjeu est soumis à des impératifs géopolitiques et constitue un objet de jeux politiques dans un contexte de rapports de forces inégales entre les pays du Sud et ceux du Nord, plus précisément pour le cas de l'Afrique subsaharienne, où en 2008, l'une des résolutions de l'Assemblée générale des Nations unies, consacrée à la santé, soulignait que pratiquement aucune amélioration de la santé n'a été enregistrée en Afrique francophone de l'Ouest et de l'Est lors des deux dernières décennies.

Les auteurs de l'ouvrage ont dès l'introduction, dans le cadre d'une approche critique, opté pour l'expression santé mondiale au lieu de santé globale en précisant que cette dernière est liée à des connotations « *d'uniformisation planétaire des produits, des idées ; des solutions à apporter aux problèmes et même des cultures et des visions du monde* »⁴. Nous retrouvons cette distinction entre les deux expressions : globalisation et mondialisation dans une contribution du philosophe Etienne Tassin parue dans un autre ouvrage⁵ où il procède à différencier leurs significations respectives. La première renvoie à la sphère économique, au modèle économique dominant incarné actuellement par le néolibéralisme à savoir la course vers le profit et la soumission de l'ensemble des activités humaines à la loi du marché. La seconde renvoie à la sphère politique à « *l'idée de faire monde* »⁶ donc à la diversité et aux différents processus sociohistoriques des sociétés. Dans cette réflexion, Etienne Tassin se pose la question du devenir du monde : « *Qu'advient-il du monde lorsque la totalité des territoires et des populations planétaires est soumise à la même loi du marché* » *Quelles perspectives futures pour un monde en proie une domination économique globale* »⁷ Dans le même sens, mais dans le cadre d'une analyse anthropologique de la globalisation, Bernard Hours

La santé dans les pays du sud à l'épreuve de la mondialisation

Yamina Rahou

Santé mondiale. Enjeu stratégique, jeux diplomatiques

Sous la direction de Dominique Kerouedan et Joseph Brunet-Jailly

Presses de Sciences Po, Paris, 2016, 448 pages, 32,00 €, ISBN : 9782724618709

et de Monique Sélim⁸ soulignent le processus comme phénomène politique soumettant les sociétés aux normes du nouvel ordre économique mondial dont l'un des domaines vitaux est la financiarisation de la santé. Si cette dernière est reconnue comme un bien commun par les différentes institutions internationales, elle est par contre un bien financiarisé et soumis aux lois du capital⁹.

Cette problématique pose la question de la marchandisation et de la recherche effrénée du profit à laquelle est soumise la santé mondiale. Cette dernière constitue actuellement, un enjeu d'intérêts très puissants des détenteurs des grands groupes de l'industrie pharmaceutique, d'où son articulation aux enjeux de pouvoirs donc aux jeux politiques. Sujet que traite la première partie de l'ouvrage, à savoir, ces enjeux de pouvoirs qui s'inscrivent dans un contexte de rapports de dominations et de conflits. Le sociologue ivoirien Francis Akindès met en exergue les rapports asymétriques qui caractérisent les relations entre les intervenants extérieurs et les responsables nationaux et qui mettent à l'épreuve les politiques de santé des pays africains face à la mondialisation. Claire Magone pour le Nigeria, Hubet Balique pour le Mali examinent, quant à eux, les rapports entre les Etats et les ONG intervenants dans le domaine de la santé. Mukesh Kapila étudie les conséquences des conflits en Afrique subsaharienne et la responsabilité de protéger les populations, à l'instar de Bassma Kodmani pour le cas du conflit syrien. Philippe Ryfman aborde les difficultés de l'action humanitaire face aux nouveaux contextes des conflits et l'exigence de nouvelles réponses.

La deuxième partie aborde la question de la santé sous deux volets, le premier comme sujet de politique étrangère avec la contribution des acteurs de la diplomatie, celle de la France avec Laurent Fabius, de Côte d'Ivoire avec de Thérèse N'Dri-Yomanet et Deisy Ventura pour le Brésil. Et le second volet comme enjeu d'ingérence humanitaire avec les contributions de Bernard Kouchner qui est un fervent défenseur de cette option et dont les positions avaient soulevé beaucoup de controverses et la contribution de Hubert Balique qui tout en démontrant le rôle important joué par les organisations humanitaires notamment pour leur engagement et leur professionnalisme émet des réserves en s'appuyant sur

l'exemple de la dernière crise du Mali notamment lorsque certains intervenants de l'action humanitaire se substituent aux autorités nationales et fragilisant ainsi le principe de la souveraineté de l'Etat et compromettant sa capacité à surmonter la crise, d'où le risque encouru de la préservation de la cohésion nationale. Ces enjeux de pouvoirs se révèlent à travers l'intervention de certaines organisations non gouvernementales (ONG) qui, dans les moments de crises, occultent la responsabilité politique de l'Etat comme institution suprême et référent fondamental dans la société.

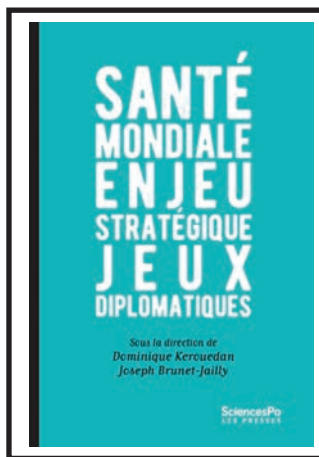
Cette démarche pose aussi la question de la connaissance des réalités du terrain et du vécu des populations « *des épreuves et souffrances singulières que traversent les hommes et les femmes* »¹⁰ par cette société civile globale qui, au demeurant, épouse les positions dominantes des puissants et les idéologies hégémonistes du moment, l'exemple de la souffrance du peuple yéménite et des populations Rohingya en Birmanie est éloquent. Cela démontre que la santé mondiale est au cœur de la géopolitique « *où les intérêts et la force s'épaulent pour conserver le pouvoir* (...) »¹¹ malgré les intentions et les actions louables de certains acteurs de la société civile planétaire.

La troisième partie étudie la santé mondiale aux prismes de « *l'action diplomatique qui permet de faire progresser les prises de positions du système des nations unies* »¹². C'est le cas des interventions de certains acteurs internationaux comme le Groupe diplomatie et santé, le projet « Soins de santé en danger » du programme dumouvement international de la Croix rouge et du Croissant rouge (CICR), la coopération entre la commission européenne et les états de l'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (ACP-UE). L'analyse de ces interventions démontre les limites de l'action de ces institutions internationales en faveur de la santé. Cela s'est révélé plus particulièrement lorsqu'il s'agit de la propriété intellectuelle des médicaments (Kappouri Madhaan Gopakumar) où l'enjeu financier structure et détermine les stratégies de la production des médicaments et renforce la situation de quasi-monopole détenu par les grands groupes de l'industrie pharmaceutique, ce qui révèle la mainmise de cette industrie sur la décision politique, notamment dans la politique étrangère. Cette situation a des conséquences considérables sur le coût

des médicaments et compromet l'accès des populations et des Etats à faibles revenus aux médicaments (Brunet-Jailly). Elle soumet à rude épreuve la vie des millions de personnes, notamment les plus vulnérables, d'où la nécessité de la mise en œuvre de politiques publiques de santé basées sur la prévention.

Enfin, la quatrième partie explore le rôle des représentations, avec deux contributions analysant la construction sociale des épidémies (Michel Pleshette) et la place de la justice dans l'éthique médicale (Brunet-Jailly). La vision de la santé globale dévoile que la notion d'épidémie est socialement construite et soumise à des stratégies politiques. Nous pouvons citer, à titre d'exemple, la mise en bran le médiatique internationale autour de certaines maladies au détriment d'autres qui sont souvent négligées et occultées car l'intérêt est plus grand dans la consommation des médicaments que dans les actions de prévention. Cette vision dominante dans le domaine de la santé découle d'une « *longue tradition de l'éthique médicale dans laquelle la justice n'est citée que du bout des lèvres, dans les textes dont l'inspiration profonde est fondamentalement individualiste ; cet individualisme est parfaitement en phase avec le libéralisme sans limites qui règne depuis des décennies sur la planète* »¹³. Où le rôle de l'Etat doit se limiter à faciliter la concurrence entre les intérêts privés et protéger les lois du marché et non pas régulé dans l'intérêt du « bien être partagé », autrement dit, dans l'intérêt du bien commun qu'est la santé. Cet état de fait pose l'impératif de l'élaboration d'une nouvelle éthique dont le principe fondamental serait la justice.

En conclusion, l'ouvrage, riche en exemples, pose un regard critique sur la problématique de la santé mondiale, celle de sa marchandisation et de sa soumission aux lois du marché mettant en péril des vies humaines, où les grands groupes pharmaceutiques, véritables lobby financiers, interfèrent et façonnent les décisions politiques. *In fine*, Dominique Kerouedan, très sensible aux souffrances des populations de l'Afrique, pour avoir grandi dans ces contrées, relate dans un excellent article¹⁴, en collaboration avec Bertrand Livinec, cette attitude de la philanthropie bien particulière dont le titre « Philanthrocapitalisme en santé, une générosité au service de la géopolitique néolibérale ». Dans le même sens, nous retrouvons les mêmes observations dans l'entretien¹⁵, Linsey McGoey, Senior lecturer en sociologie, qui dévoile à travers une analyse très minutieuse les dessous des stratégies adoptées par les grandes organisations philanthropiques dont la Fondation Bill Gates et l'Initiative Chan Zuckerberg et attire l'attention sur « le manque croissant de transparence et de redevabilité de ces fondations » et nous renseigne sur cette charité « désintéressée ». L'ouvrage nous donne aussi une analyse pertinente sur la santé des populations du continent africain aux prismes de la mondialisation et interpelle les Etats africains à relever les défis auxquels ils sont confrontés par une réelle démocratie qui place au cœur des politiques publiques la promotion primordiale de l'intérêt de la collectivité.



Notes

1. https://www.diploweb.com/_Dominique-KEROUEDAN_.html
2. Joseph Brunet-Jailly, Jacques Charme, Doulaye Konaté (dir), 2014, Le Mali contemporain, éditions Tombouctou/IRD, 668 p.
3. Joseph Brunet-Jailly, Santé mondiale. Enjeu stratégique, jeux diplomatiques, Presses de Sciences Po, p. 35
4. Dominique Kerouedan, Joseph Brunet-Jailly (dir), 2016, Santé mondiale. Enjeu stratégique, jeux diplomatiques, Presses de Sciences Po, p38.
5. Etienne Tassin, De la domination totale à la domination globale. Perspectives arendtiennes sur la mondialisation d'un point de vue cosmopolitique dans l'ouvrage collectif Hannah Arendt, 2011, Totalitarisme et banalité du mal, Paris, PUF.
6. <https://blogs.mediapart.fr/david-nakache/blog/220912/hannah-arendt-etienne-tassin-et-la-mondialisation>
7. Ibid.
8. Bernard Hours, Monique Selim, 2010, Anthropologie politique de la globalisation, Paris, l'Harmattan, 284 p.
9. Bernard Hours, Marie Bonnet et Daniel Delanoë, « Les processus de globalisation de la santé », Journal des anthropologues [En ligne], 138-139 | 2014, mis en ligne le 15 octobre 2016 consulté le 20 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/jda/4375> ; DOI : 10.4000/jda.4375.
10. Op cit, p. 61.
11. Op cit, p. 60.
12. Op cit, p. 62.
13. Op cit, p. 63.
14. <http://www.journaldumauss.net/?Philanthrocapitalisme-en-sante-une>
15. Marc-Olivier Déplaud et Nicolas Larchet, « Les dessous de la philanthropie. Entretien avec Linsey McGoey », La Vie des idées, 22 mai 2017. ISSN : 2105-3030. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Les-dessous-de-la-philanthropie-3738.html>



Rares sont les ouvrages qui restituent à l'Afrique sa part dans la civilisation de l'écrit et le savoir scientifique. Le livre d'Ousmane Kane intitulé : « *Au-delà de Tombouctou* » en est. Dans une écriture limpide, son auteur retrace l'itinéraire de l'érudition islamique dans l'Afrique occidentale, en passant de l'ère précoloniale jusqu'aux dérives djihadistes du temps présent. Cet essai ne s'est pas limité uniquement à reprendre l'histoire du savoir islamique, mais il analyse aussi ses sources, les conditions de son enracinement, son développement, son déclin et son renouveau.

Le livre comprend dix chapitres. Dans un souci de rigueur, nous avons estimé procéder dans la présente recension par thématiques. Aussi, il nous a semblé que l'ouvrage en aborde deux : l'une porte sur les origines de l'érudition islamique, son développement et son expansion dans l'Afrique de l'ouest et subsaharienne, et la seconde se concentre sur la colonisation et ses effets sur l'éducation, la modernisation de l'enseignement islamique dans l'Afrique postcoloniale et les dérives qui en découlent.

Pour introduire un sujet aussi complexe, Ousmane Oumar Kane a réussi le pari en arrivant à lever les équivoques. Dans cette direction, il emprunta la voie du prologue. Aussi, il part du Sénégal, fief des deux confréries Tidjania et des Mourides, reconstitue les liens entre les lettrés musulmans africains avec ceux du Moyen Orient et de l'Afrique du Nord et souligne la marginalisation de l'éducation islamique en Afrique et son blocage durant la colonisation et le travail d'acculturation menée par la pensée occidentale. À la fin de cette étude, l'auteur trace les perspectives historiques du savoir islamique africain, non sans révéler ses avatars.

Dans les premiers cinq chapitres regroupés autour de la thématique relative aux origines de l'érudition et son développement, l'auteur étudie la géopolitique des sources se rapportant à la tradition littéraire à partir de Tombouctou. En commençant par l'érudition islamique, il lève le rideau sur une production cognitive longtemps ignorée, non sans calculs politiques et géopolitiques. En se référant à l'ouvrage « *Kachf El*

De l'histoire de l'érudition islamique en Afrique occidentale et ses avatars

Kedidir Mansour

Au-delà de Tombouctou

Erudition islamique et histoire intellectuelle en Afrique Occidentale

par Ousmane Oumar Kane

CERDIS, Dakar, 2017, 270 pages, ISBN : 979-10-92824-03-2

Albas » : (Levée des équivoques), de Cheikh Ibrahim Niasse, publié en 1929, Ousmane Kane montre l'intérêt des Africains pour les sciences en dépit de l'entreprise d'occultation menée par la colonisation et la marginalisation de leur savoir par les orientalistes et les encyclopédistes. Il cite, dans ce cadre, *l'Histoire de la littérature arabe* de Carl Brockelmann publiée en 1909 qui n'a réservé à l'Afrique que quatre pages et l'Encyclopédie de l'Islam de E.J. Brill dont la première édition de 1938 a totalement ignoré les auteurs africains. Par rapport aux Africanistes occidentaux, les auteurs arabes et musulmans du XIXe et du début du XXe siècle ne sont pas du reste, puisque leur production est jugée insignifiante bien que les manuscrits aient été écrits en arabe. Avec la découverte de l'importance des écrits africains et les bouleversements que connaissent les sociétés africaines, cette gangue d'oubli et de méconnaissance n'allait pas sans se fissurer.

Une nouvelle aube éclaira, cependant, le savoir africain. La première initiative fut celle du Prince Youssef Kamal dont lui revient, sous sa direction, la publication d'une recherche collective sous le titre « *Monumenta Carthographia Africae et Aegypti* » en 1957. Elle fut suivie par celle du Père Joseph Cuoq. Ce dernier rassembla dans un recueil publié en 1975 *Les sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIIIe siècle au XVe siècle*. Bien que ces deux œuvres aient été suivies par d'autres travaux d'une qualité

louable, il fallait attendre l'intervention de la Fondation Al Furqan de Cheikh Zaki Yamani, ancien ministre saoudien du pétrole, pour que la recherche du savoir africain s'inscrive dans un registre scientifique durable. Recensant trois milles manuscrits, la Fondation El Furqan acoordonné une encyclopédie parue en quatre volumes portant le titre : *World Survey of Islamic Manuscripts*. Ce travail recense et répertorie les bibliothèques des manuscrits, les langues utilisées dans leur transcription, leur localisation et leurs conditions d'accès (p. 29). Dans ce sillage, fut créé le centre de recherche et de documentation historique *Ahmed Baba* à Tombouctou par le gouvernement malien, suite à une recommandation de l'UNESCO. Ce centre devient, quelques années plus tard, l'institut des Hautes études et des recherches islamiques. Depuis, les gouvernements des pays de l'Afrique de l'Ouest (Niger, Mali,

Mauritanie, Sénégal, Nigeria) ont déployé des efforts considérables dans la découverte de nouveaux manuscrits, la classification des documents anciens et leur analyse. Ces projets ont été en grande partie financés par les pays du Golfe.

Dans le deuxième chapitre réservé à la genèse et l'économie politique de l'érudition islamique, l'auteur explore les liens historiques de l'Afrique de l'ouest avec le Nord. En situant ces liens à partir de la conquête musulmane, puisqu'il se réfère à Okba Ibn Nafeii qui atteignit, affirme-t-il, les abords du Lac

Tchad il s'appesantit sur le règne des Almoravides et le rôle joué par la tribu Sanhadja même après leur déclin, souligne l'impact des routes marchandes, et enfin, situe l'importance du pèlerinage à la Mecque dans le long processus d'islamisation de cette partie d'Afrique.

Au titre de l'économie politique de l'érudition, il nous semble que les Africains, n'ont pas innové dans ce domaine. La découverte tardive du papier n'a pas pour autant constitué un obstacle, puisque, nécessité oblige, l'homme africain a cherché à transcrire son savoir-sur ce qu'il avait entre les mains (tiges de maïs, les os et les peaux). Toutefois, cela n'était qu'une étape empruntée par toutes les civilisations, car avec le commerce transsaharien et le pèlerinage, Bilad El Soudan ne tarda pas connaître le livre et le papier. Commence alors l'ère des manuscrits grâce à l'importation du papier de l'Afrique du Nord, plus particulièrement des usines de Fès, puis de l'occident par les voies maritimes, durant le XIXe siècle et la première moitié du XXe siècle. Dans cet essor de l'écrit, deux questions se sont posées : avec quelles langues et graphies faut-il écrire ? Si au début, on n'a pas hésité à écrire en arabe (langue et lettre), puisque le savoir islamique était écrit en arabe, « *les convertis en Afrique*, » comme le note l'historien Hamo al-Arawani, « *ont commencé à transcrire leur langue avec le caractère arabe dès le XIIe siècle au moment où ils ont commencé à prêcher la nouvelle religion.* »

Cependant, l'écrit ne suffit pas à assurer la promotion du savoir sans qu'il y est un vecteur de sa transmission. Dans le contexte subsaharien et d'Afrique de l'Ouest, datant du XVIIe, XVIIIe et du XIXe siècle, la société n'était pas encore développée pour connaître un instrument de communication. Le savoir, principalement islamique, était de l'œuvre des lettrés appartenant à des lignages, chacun investissant le champ de l'érudition islamique en fonction de sa région géographique et du rang social qu'il occupe. Il en est ainsi des Ibadites activant depuis le Mزاب, des Sanhadja après les Almoravides, des Dioulas Wangara présents dans le Ghana médiéval et les pays de Songhay et de Haoussa, les Zawaya issus de mariage

entre Banou Hilal et des Sanhadja, qui jouèrent un grand rôle dans la dissémination du savoir islamique dans le Sahara occidental jusqu'à l'embouchure du fleuve Sénégal, les Fulbe, locuteurs de la quatrième langue après l'arabe, le kiswahili et le haoussa, principalement, dans le Nord du Niger, et les Wolofs dominant l'espace de la Sénégalie comprenant une partie de la Mauritanie, le Sénégal, la Guinée Bissau et le Mali (p. 77). Bien que ces lignages aient joué un rôle important dans l'érudition islamique, leur production ne dépassa pas le cadre traditionnel. Dans leurs activités, ils se sont attachés aux études de l'exégèse coranique, de la Sira, de la Charia, de la langue arabe et de la science talismanique.

Au demeurant, cette production ne pouvait continuer avec le même rythme et suivre la même orientation devant la conquête coloniale. Cet aspect est abordé dans les six chapitres qui constituent la seconde thématique de l'ouvrage.

Pour assoir leur domination, l'auteur note que, devant le manque de personnel qualifié et l'absence d'infrastructures routières, la colonisation française comme anglaise avait usé de la carotte et du bâton. Si elles veillèrent à isoler l'Afrique subsaharienne de l'Afrique du Nord pour éviter la contagion des mouvements religieux (Sanoussya et Mahdia), elles se sont appuyées sur les chefferies religieuses locales et maraboutiques pour les intégrer dans l'administration locale tout en procédant graduellement à la latinisation des langues locales comme le haoussa (p. 127).

Au long de la période coloniale, on assiste à trois systèmes d'enseignement : un système occidental structuré autour de l'école, le lycée et l'université selon les modèles français et britannique, un système bilingue initié par la colonisation basé pour les pays anglophones tel le Nigeria sur des écoles dispensant à côté des sciences islamiques, les mathématiques, l'histoire, la géographie (Northern Province Law School fondée en 1934), et dans les pays francophones sur les Medersas, à l'instar de l'Algérie du temps de la colonisation. Un troisième système avait surgi, dans les milieux ruraux et les petites villes, limité uniquement à un enseignement islamique traditionnel.

L'existence de ces trois systèmes vont évoluer parallèlement, mais non sans créer de problèmes après l'indépendance

des pays concernés. Si les diplômés du premier système pouvaient aisément poursuivre leurs études supérieures en Europe et trouver des emplois, les deuxièmes étaient défavorisés, faute de certification valable, et les derniers ne pouvaient prétendre à aucun emploi, même subalterne. Les antagonismes apparurent, par conséquent, dans l'élite de l'Afrique de l'Ouest ; ils s'aggravèrent dans l'Etat post-colonial, puisque les islamisants/ arabisants se tournèrent, dans une première étape, vers l'Egypte, le Maroc, puis l'Algérie, la Libye et la Tunisie pour continuer leurs études, et dans une seconde étape, vers l'Arabie Saoudite, après le boom pétrolier des années soixante-dix. Il convient de souligner que de ces pays, chacun voulait faire du nombre de bourses octroyés et de l'enseignement dispensé un instrument de son déploiement géopolitique en utilisant pour les uns l'arabisme et le socialisme dans un contexte de tiers-mondisme triomphant, et pour les autres, l'islamisme sur fond d'un wahhabisme latent. Cette situation qui a fait que les diplômés en sciences islamiques soient des exclus ne va pas durer longtemps.

De nouvelles perspectives allaient s'ouvrir avec les Conférences mondiales sur l'éducation musulmane. Parrainée par l'Arabie Saoudite et les pays du Golfe, ces Conférences recommandèrent « l'islamisation de la connaissance » et l'introduction de nouvelles méthodes d'apprentissage. Dès lors, la modernisation de l'enseignement supérieur islamique s'imposa. Seulement, les Etats n'étaient pas prêts pour prôner une telle orientation. Mais avec la crise économique des années quatre-vingt du siècle dernier, la libéralisation de l'enseignement supérieur s'est imposée. Dans ce cadre, deux universités islamiques verront le jour, la première à Say au Niger et la seconde à Mbale en Ouganda. Financés en grande partie par l'Arabie Saoudite, les pays du Golfe et les ONG islamiques, ces deux universités sont restées en deçà d'un enseignement de qualité. Pour rappel, la première n'a délivré aucun master et la seconde quelques doctorats. A côté de ces deux universités, plusieurs centres d'études islamiques furent créés en Afrique de l'Est et de l'Ouest.

Des années après, le bilan d'activité de ces structures est peu reluisant. Le professeur Kane avance plusieurs

causes, nous citerons les deux principales : la compétition entre l'Arabie Saoudite, la Libye et l'Iran en matière de prosélytisme, et la dépendance des bailleurs de fonds étrangers, qui font que ces universités et ces centres n'étaient libres ni dans le choix des enseignants ni dans l'établissement des programmes d'études.

Deux décennies plus tard, la réalité a montré que l'enseignement prodigué ne tarda pas à créer des clivages dangereux. De ce fait, les diplômés, dont le cycle était accès sur un enseignement islamique classique, vont se retrouver défavorisés par rapport à d'autres diplômés qui avaient reçu un enseignement ouvert sur les langues étrangères, les sciences sociales et humaines et la technologie. Ce déclassement est à l'origine du ressentiment qui amena les arabisants et les islamisants à revendiquer la place de l'islam dans les pas de l'Afrique de l'Ouest.

Cette nouvelle situation nous amène à aborder le chapitre réservé à l'islam et à la sphère publique postcoloniale. Dans un contexte mondial caractérisé par les revendications démocratiques, la société civile africaine, longtemps comprimée par des Etats répressifs, émergea d'une manière vertigineuse. Cette libéralisation profita aux associations religieuses qu'ont investi l'espace public dominé, un temps, par les organisations de gauche, principalement dans les campus universitaires et dans les quartiers peuplés des principales villes musulmanes (p. 170). De tous les pays d'Afrique de l'Ouest, le Nigeria était devenu la pépinière du mouvement associatif religieux à qui revient le débat public sur la laïcité et la place de l'islam dans la constitution de l'Etat fédéral. De ce mouvement, l'association *Yan Azala*, créée en 1978 par les disciples du Sheikh Abubakar Mahmoud, ne tarda pas à se radicaliser, dans des conditions d'exacerbation des conflits ethniques et religieux, et à exporter son idéologie aux pays voisins. A cette fébrilisation de la société, les associations religieuses se saisissent de la libéralisation du champ médiatique pour assoir leur domination sur l'espace public. En utilisant les deux grandes langues locales, le kiswahili et le haoussa, à côté de l'arabe, les associations islamiques visaient à atteindre tous les pans de la société.

Du nouveau paysage médiatique, il convient de citer le groupe Sénégalais « Walfajri » de Sidi Lamine Niasse qui dispose de plusieurs journaux, d'une radio et d'une chaîne de télévision. Cette ouverture médiatique profita aussi aux ordres confrériques qui créèrent leur propre chaîne de télévision à l'instar de *Lamp Fall* et *Touba TV*. Toutefois, cette révolution médiatique comme l'appelle Kane ne se limita pas uniquement aux médias, elle engloba tous les supports, tels que la téléphonie mobile et les outils informatiques qui, à la faveur de la compétition des produits chinois, sont devenus à la portée des couches les plus défavorisées. Profitant donc de la technologie dans la communication, les associations islamiques sont arrivées ainsi à contrôler la société dans l'Afrique de l'Ouest. Dès lors, elles n'hésitèrent pas à défier l'autorité de l'Etat au sujet de l'instauration de la Shari'a. Fort de leur hégémonie, les islamistes et les arabisants glissèrent vers l'extrémisme armé dont les actions terroristes marquant le paysage médiatique africain, régional et même mondial sont perpétrées par Boko Haram au Nigeria et dans les pays voisins et les Djihadistes au Nord du Mali.

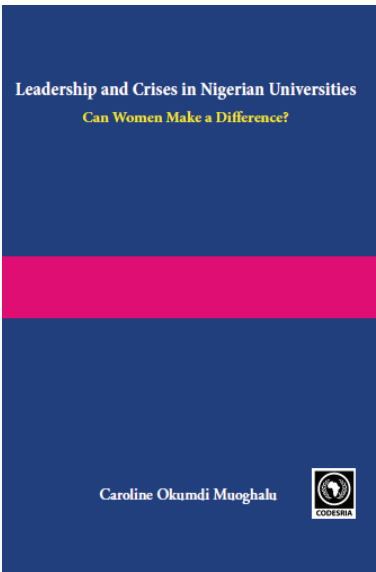
En guise d'épilogue, Ousmane Kane, en retraçant l'évolution et le développement de l'islam en Afrique occidentale, le rôle de la colonisation et la propagation du wahhabisme pour contrer, au début l'arabisme, situe la réponse à la problématique de l'islam dans cette région d'Afrique en se référant au paradigme de Louis Brenner qui aborde l'épistémè du savoir islamique pris entre l'épistémè ésotérique qui caractérise l'enseignement traditionnel et l'épistémè rationnel porté par l'Ecole moderne. Impactant le conscient collectif africain, ces deux épistémès continuent de déterminer le destin des hommes et le devenir de leurs sociétés. Et c'est dans cette dimension qu'il convient de saisir la richesse de l'islam africain.

A ce titre, l'ouvrage *Au-delà de Tombouctou* est une œuvre magistrale. Fruit de plusieurs années de recherche, il reste une référence incontournable pour toute recherche sur la connaissance islamique et l'histoire intellectuelle en Afrique occidentale.



HELP

CODESRIA Working Paper Series



Leadership and Crises in Nigerian Universities

Can Women Make a Difference?

Caroline Okumdi Muoghalu

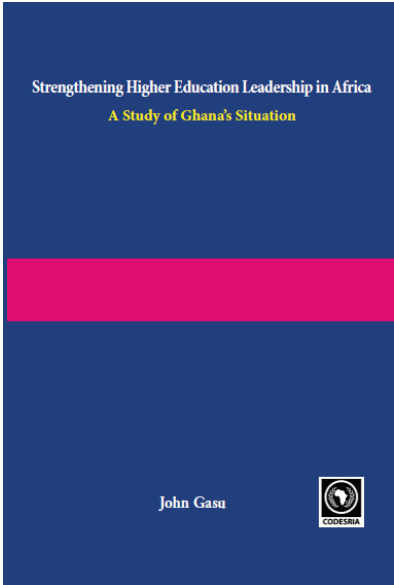
ISBN: 978-2-86978-759-9

136 pages

Currently, globalization has made it necessary that universities operate optimally in order to compete effectively globally. In this regard, crises in Nigerian universities constitute a barrier to this goal and to sustainable development. The book-leadership and crises in Nigerian universities: Can women make a difference? is a phenomenal book which was inspired by incessant crises in Nigerian universities. The book discussed the crises in these universities in all its ramifications. Importantly, in all these discussions, the book traced this problem to men's autocratic leadership style and established that bringing women into university leadership can actually make a difference in minimizing or eradicating these crises. I describe this book as a book of the moment because as we speak, a lot of crises are going on in universities in Nigeria. As such, providing an alternative leadership model in universities becomes very imperative and this is what this book has achieved. I therefore have no doubt that policy makers, university administrators and other university stakeholders will find the book interesting, informative and a great resource in our national and continental march towards building effective and efficient university organization in a globalized world.

HELP

CODESRIA Working Paper Series



Strengthening Higher Education Leadership in Africa

A Study of Ghana's Situation

John Gasu

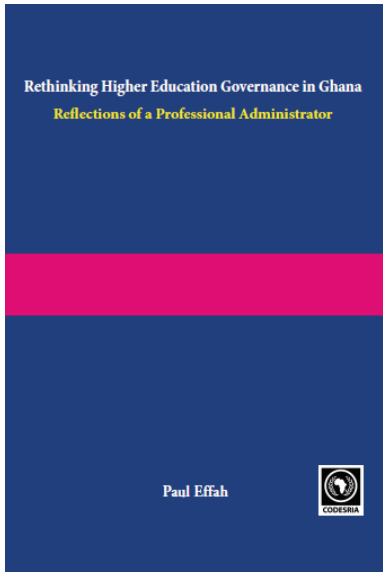
ISBN: 978-2-86978-785-8

248 pages

The liberal higher education landscape that has emerged in Africa is a product of a confluence of factors that define the neoliberal agenda in the continent. The prior notions of state responsibility for funding higher education have largely disappeared. The hegemonic leverage that the World Bank came to wield in the scheme of higher education in Africa facilitated the minimalist approach to state funding in the continent. The state was thence expected to downscale funding to public institutions; as the imperative was for the latter to corporatise their operations. As the liberal landscape became inundated with commercial actors from within and without the country, the governance cultures in higher education shifted away from the collegial to managerialism. With the erosion of the old governance cultures, fears arose about the level of quality African universities would continue to exude as the drive for fund mobilisation through commercial teaching activities became pervasive. The fear has been about the potential loss of research output as an essential part of higher education, as commercialisation of teaching services becomes a significant source of mobilising funds. The debate is about whether African universities would become ‘teaching only’ institutions. The capacity and the ability of leadership in African universities to steer their institutions successfully and be visible in the global knowledge production industry is an issue of concern in this book. The context in which African universities now find themselves and the ability of their leadership to transcend the challenges so as to restore stakeholders’ confidence in service quality remain a nagging issue. The book places Ghana within the African framework by examining the ramifications of the turn towards a managerial culture on the leadership capacities in six Ghanaian (public and private) universities. Measures taken by the various institutions to meet in-country and international competitions are also reckoned with.

HELP

CODESRIA Working Paper Series



Rethinking Higher Education Governance in Ghana

Reflections of a Professional Administrator

Paul Effah

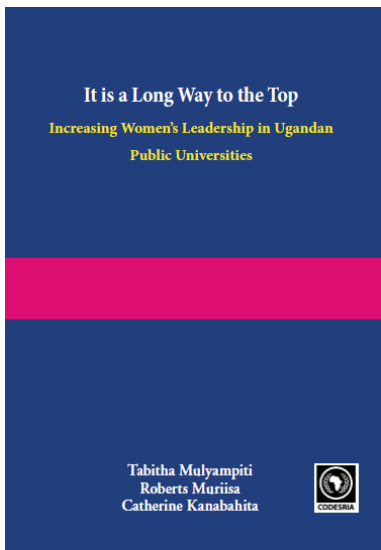
ISBN: 978-2-86978-786-5

136 pages

This book is an institutional history of leadership in higher education institutions in Ghana, recounted through a rich narrative of the life and career trajectory of one of Ghana’s pioneering university administrators. It offers insights into some of the complex set of challenges confronting the higher education system and institutions in Ghana at the turn of the century. The narrative starts off by tracing the development of higher education in Ghana through a history of Achimota College from the late 1920’s right up to the current period; before moving on to a discuss leadership quandaries at Universities in the midst of turbulence, demonstrating the ways in which governance and leadership failure invites government intervention and intrusion into university administration. It provides engages with the challenges involved in establishing the higher education institutions in Ghana such as University for Development Studies Tamale and the National Council for Tertiary Education. Overall, the book emphasises the importance of targeted government investment in leadership and management training. The autobiographical approach used in the book allows the author to ask pertinent theoretical and policy questions on how to rethink the higher education system in Ghana.

HELP

CODESRIA Working Paper Series



It is a Long Way to the Top

Increasing Women's Leadership in Ugandan Public Universities

Tabitha Mulyampiti
Roberts Muriisa
Catherine Kanabahita

ISBN: 978-2-86978-787-2

160 pages

This study underscores the importance of including women in leadership positions in academia. Research on leadership development and managerial success in universities has continuously pointed to the absence of support frameworks to encourage women’s development. Despite numerous interventions to address this challenge, difficulties continue to persist. This work is therefore a timely contribution to the debates around gender and leadership in African universities with a particular focus on Makerere University, where ten female professors are profiled. It demonstrates that despite interventions, the gender gap at universities continues to expand, thus requiring critical interventions which address techniques and strategies of inclusion/exclusion.

Le déni d'existence du racisme anti-noir au Canada participe de sa reproduction. Son invisibilisation et son désaveu, d'abord, mais aussi le refus d'historiciser ses violences dans des dynamiques proprement canadiennes ont précisément pour effet de réarticuler et d'entretenir dans le présent ce qui « n'existe pas (ici) ». Ces négations déterminent en grande partie les paramètres dans lesquels s'exerce le racisme anti-noir au Canada, et tout particulièrement son expression institutionnelle à travers le pouvoir et l'autorité de l'État. Pourtant, penser les possibles de la libération implique nécessairement d'envisager les réalités historiques et contemporaines de la perte et des violences subies. C'est dans cette perspective que s'inscrit le projet militant entrepris par Robyn Maynard dans *Policing Black Lives*. Elle y dresse un portrait aussi précis que douloureux des conditions d'existence noire produites et entretenues par un ensemble de mécanismes de pouvoir inter reliés constituant conjointement la violence perpétrée et permise par l'État canadien. L'articulation de cette violence multiforme des différents niveaux de gouvernements aussi bien que des institutions qui en relèvent remonte à l'esclavage et aux fondements sur lesquels reposent ses dimensions particulières au Canada, où la logique déployée côtoie de très près celle de la colonisation de peuplement. Le travail généalogique que propose Maynard entend ainsi disséquer les discours, techniques et outils de contrôle et d'exclusion mis en place et entretenus, en les analysant comme réactualisations contextuelles de l'héritage de l'esclavage dans le passé et le présent colonial du Canada.

Opérant à l'intérieur d'une tradition féministe noire, cette exploration méticuleuse de l'étendue de la dévaluation des vies noires mobilise à juste titre un cadre intersectionnel et une pluralité de sources de provenances variées : littérature académique, communications et expériences personnelles, archives et statistiques officielles. C'est ce qui permet à l'auteure d'observer avec précision les différents niveaux d'imbrications des représentations dominantes, des violences perpétrées et des expériences vécues au carrefour de nombreuses catégories d'identité et rapports de pouvoir, ainsi que le continuum des résistances noires à travers les époques. L'intention claire de l'ouvrage, à savoir d'outiller la résistance antiraciste et l'imagination radicale de transformations profondes, se traduit ainsi dans le fin déploiement d'une dialectique entre perte et libération, dont la densité est allégée par une écriture agréable et sensible et une structure claire qui en facilite la lecture.

Les deux premiers chapitres constituent d'abord le socle de la démonstration; l'auteure met au jour les contours de la suppression calculée de l'histoire canadienne de l'esclavage permettant l'évacuation des questions de racisme, et sa solidification dans le discours multiculturaliste. Le premier chapitre s'attaque au mythe d'un passé canadien non-esclavagiste entretenu à travers

Existences et corps noirs au Canada : ressaisir la perte pour penser les possibles

Philippe Néméh-Nombré

Policing Black Lives. State Violence in Canada From Slavery to the Present

par Robyn Maynard

Fernwood Publishing, Canada, 2017, 292 pages, 25\$,
ISBN : 9781552669792

plusieurs distorsions qui tendent à minimiser, voire invisibiliser la réalité de l'esclavage au nord de la frontière. C'est pourtant à cette époque, soutient Maynard, que se consolide la construction déshumanisée de la catégorie « noir-e », ainsi que la puissance de son inscription dans les corps noirs dont les effets dépassent la servitude et l'exploitation. En témoignent d'une part la dévaluation économique, politique et sociale des communautés et individus noirs pourtant « libres » à cette époque, mais également la prégnance de cette rhétorique dans le déplacement symbolique qui s'opère avec l'abolition formelle de l'esclavage : d'une conception des Noirs-es comme « biens » à une pathologisation de leurs existences construites comme dangereuses, hypersexualisées et « criminelles ».

Les itérations de cette tension entre construction discursive et violence de l'État traversent la première moitié du XX^e siècle pour éventuellement se réarticuler dans la formalisation plus récente de l'identité nationale canadienne. Dans le deuxième chapitre, Maynard analyse la structuration discursive du multiculturalisme canadien qui prend forme dans un contexte historique, démographique et économique favorable à une législation officiellement non-raciste : l'apparence d'égalité produite par ce discours, suggère l'auteure, permet efficacement de dissimuler la reconduction et la réarticulation de la logique raciste et coloniale. C'est ainsi notamment que la diversification des expériences noires entre autres migrantes à cette époque, qui renvoie directement au « capitalisme racial » colonial et néocolonial, n'affecte en rien la hiérarchisation raciale et la dévaluation des vies noires malgré la supposée bienveillance de l'État. Au contraire, cette logique sous-tend le travail temporaire (domestique et agricole) autant que la déqualification à l'emploi des migrants-es noirs-es être produit, avec la sanction de la loi, des rapports similaires à ceux en place durant l'esclavage.

La déshumanisation de la catégorie « noir-e » détermine les conditions d'existence des communautés et personnes noires ainsi que les rhétoriques étatiques ; l'époque de l'esclavage

constitue l'incubateur de cette imbrication tandis que la formalisation du multiculturalisme est une pièce maîtresse de son habile camouflage. L'exposition de cette logique dans les deux premiers chapitres fournit les outils théoriques, historiques et politiques qui permettent ensuite l'analyse de ses différentes actualisations. Le troisième chapitre présente ainsi la reconsolidation du contrôle des corps noirs dans le système de justice criminelle. Maynard analyse la limitation des mouvements qui prend aujourd'hui forme dans la racialisation d'un ensemble de pratiques imbriquées : le profilage, la judiciarisation, l'incarcération et les conditions de détention. Cet ensemble traduit l'intensification du déplacement symbolique de la peur des Noirs-es en « peur du crime », qui induit ce contrôle et ses justifications fallacieuses.

Les multiples pratiques et effets de cette violence de l'État doivent cependant être compris à la lumière de la spécificité des différentes expériences noires. Si l'auteure en fait état tout au long de l'ouvrage, c'est précisément à cela que s'intéresse le quatrième chapitre. Maynard attire l'attention sur l'invisibilisation institutionnelle – et la marginalisation dans les discours antiracistes – des dimensions historique-

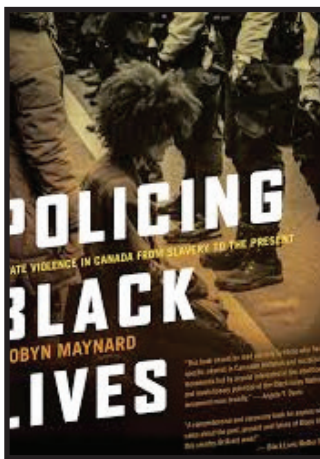
ment genrées de cette violence et de ses effets sur les femmes et les personnes trans. Malgré le manque de données et d'informations disponibles, les histoires individuelles de Majiza Philip, Sharon Abbott, Audrey Smith, Stacy Bonds et Chevranna Abdi témoignent, pour Maynard, d'une tendance et non de cas isolés. La violence spécifique animée par la misogynie correspond à des formes particulières de contrôles et de constructions discursives que Maynard explore plus en détails dans le cinquième chapitre. L'existence « dangereuse » et « criminelle » des femmes noires se traduit d'abord dans leur association symbolique à la « fraude » et à la drogue qui engendre d'un côté leur sous-protection sociale et, de l'autre, une criminalisation de la pauvreté genrée et racisée. De la même façon, la juxtaposition des femmes noires et de la « déviance » sert à justifier tantôt les violences sexuelles qu'elles subissent, tantôt les lois sur la

prostitution comme contrôle étatique de leurs mouvements, de leur sexualité et de leur présence toujours déjà suspecte dans l'espace public. Ces exemples témoignent, selon Maynard, de la normalisation du lien entre le sur-contrôle et la sous-protection de ces vies, supportée par les représentations structurantes de la féminité noire.

Le sixième chapitre propose quant à lui une analyse du contrôle, de la surveillance et de la punition des corps noirs à travers les politiques d'immigration. Soutenue par la perception d'une « menace », d'un danger noir, la déshumanisation approuvée et appliquée par l'État, écrit Maynard, se réalise dans l'incarcération non-punitrice, dans le traitement et la criminalisation spécifique des migrants-es et réfugiés-es noirs-es, dans l'accès différencié à la citoyenneté ou encore dans les décisions de déportation.

Finalement, les deux derniers chapitres révèlent l'actualisation de la violence raciste dans les institutions qui opèrent un contrôle sur les enfants et les jeunes. Le septième chapitre inscrit le rôle des agences de protection de la jeunesse dans un processus historique de pathologisation des familles et communautés noires à travers la perception construite de leur « négligence » et de la nécessité de les superviser, d'où l'« enlèvement » des enfants, leur ségrégation et leur mauvais traitement. Cette même logique traverse également le système d'éducation, qui solidifie en plus le refus aux enfants noirs de l'innocence, de la vulnérabilité et du besoin de protection attribués aux enfants (blancs). Le huitième chapitre explore ainsi les dynamiques conjointes d'abandon et de punition, historiquement constitutives du système d'éducation et aujourd'hui observables à travers la perception du danger que ces jeunes représentent et qui justifie la discipline et les punitions auxquelles ils sont sujets.

Le portrait que réalise Maynard est saisissant et la lecture de *Policing Black Lives* est d'autant plus nécessaire que l'ouvrage parvient habilement à rompre avec l'invisibilité des expériences noires marginalisées, que l'auteure recentre dans chacune des discussions qu'elle engage. En fournissant de nombreux outils pour penser le racisme anti-noir dans une dimension proprement canadienne, Maynard a aussi le mérite d'articuler savamment ce qui est souvent réfléchi distinctement : le racisme anti-noir et l'héritage de l'esclavage comme intimement liés au colonialisme de peuplement dans les expériences vécues autant que dans la logique de l'État. En relevant systématiquement, bien que rapidement, les similarités et distinctions entre les expériences noires et autochtones, le travail permet à ce titre un élargissement des perspectives de libération et de transformations effectives. C'est d'ailleurs sur quelques expériences de résistance et d'imagination radicale contemporaine que se conclut le récit difficile et grave de ces réalités et violences; un rappel bref mais précieux du potentiel et de l'importance de ce livre qui brise le silence entourant l'expérience noire canadienne dans un geste qui constitue en lui-même une invitation à l'action.



L’histoire

Ce roman raconte l’histoire d’une chanteuse rwandaise nommée Kitami de son vrai nom Prisca, décédée dans des circonstances tragiques et mystérieuses.

Les événements de l’histoire commencent lorsqu’un journaliste a reçu après la mort de Kitami un carton qui contient une petite valise, dans laquelle il y avait *un petit fer de lance et un cahier à couverture bleue cartonnée* qui recueille les écrits de l’artiste, et qui aborde les différentes étapes de sa vie, un récit à la première personne de l’enfance de Prisca mondialement connue par Kitami la chanteuse à la voix prodigieuse et possédée par un esprit miraculeux appelé Nyabinghi. Le journaliste a décidé de le publier, ayant convaincu qu’il intéressera aussi les historiens, les ethnologues, les psychiatres et le publique de la chanteuse.

Les événements de l’histoire se construisent sur le nom d’une mystérieuse reine appelée Nya-Binghi, connue au Rwanda comme une sorcière. Son nom faisait peur aux familles, les parents craignaient pour leurs filles : « surtout, avaient dit les parents, ne vous approchez pas de Nyabingui, ne lui adressez pas la parole ; si elle s’approche de vous, faites comme si vous ne l’aviez pas vue, fuyez, fuyez, qu’elle ne jatte pas un regard sur vous, ni sur vos calebasses car, alors, votre eau se mettrait à grouiller de crapauds. C’est une sorcière, n’écoutez pas ce qu’elle dit, ce n’est pas à vous qu’elle s’adresse, elle parle toute seule, très haut, très fort, elle parle aux manuscrits, elle parle aux esprits du marais, elle parle au diable ! Surtout ne croisez jamais son regard ». Or, le nom Nyabinghi a inspiré des musiciens rastas.

Toutefois, la jeune fille Prisca, « solitaire et rêveuse », n’avait pas peur de la rencontrer. Elle était une fille intelligente, très brillante à l’école sous la protection bienveillante du père Martin, chargé de mission catholique qui lui présentait un avenir lumineux. Prisca sortait un jour se promener à la lisière d’un marais, surprise par l’apparition d’un brouillard, c’est là où elle a aperçu une silhouette, c’est l’ombre de la sorcière Nyabinghi, un esprit ancestral très puissant. Au fil du temps, le chant de Prisca dans la chorale du père Martin prend des allures de transe. À la fin de son cursus scolaire au collège, elle fait partie des 10 pour cent de Tutsis autorisés par les Hutus à poursuivre leur scolarité au lycée. Quand vient le moment d’entrer à l’université, on lui signifie que « la République n’a pas besoin de Tutsis femmes savantes » et qu’elle aura le privilège d’épouser un dignitaire hutu. Pourtant, dépassant le

« Kitami’s chant » : retour aux origines de Priska, une chanteuse rwandaise

Ahmed Chernouhi

Cœur Tambour

par Scholastique Mukasonga

Collection Blanche, Gallimard, France, janvier 2016, 176 pages, 16,50€, ISBN : 978-2-07-014981-0

quota réservé aux Tutsis, elle fut privée d’études universitaires. D’autre part, on la soupçonnait de pouvoirs surnaturels et de commerce avec Nyabingui. La jeune fille, acculée, profite donc du passage près de chez elle d’un groupe de tambourinaires rastas venu de New York pour s’enfuir, après avoir récupéré le tambour sacré Ruguina « C’est lui, disait Kitami, qui fait descendre sur moi l’esprit du chant » (p. 15). Elle prend le nom de Kitami et entame sa vie de chanteuse rasta au rythme des tambours jamaïcains, guadeloupéens et rwandais.

Prisca, patientée par la musique Américaine, apprend un jour l’arrivée d’un groupe de musiciens dans son village dont les habitants les appelaient « Les Américains », groupe musical composé d’un Jamaïcain, un cubain surnommé *l’impresario* et d’autres musiciens Africains. Après les avoir rencontrés, la jeune Prisca fortement impressionnée par le groupe décide d’y faire partie et commence sa carrière de chanteuse rwandaise surnommée Kitami, connue par le « Kitami’s chant » au rythme des tambours sud-Américains.

Un roman africain

Ce roman est présenté en trois parties : dans la première, la romancière nous raconte le récit de vie de la chanteuse Kitami à l’âge adulte. Dans la deuxième, elle revient sur la période de l’enfance de Kitami, de son vrai nom Prisca, une jeune fille rwandaise possédée par un esprit miraculeux, d’un pouvoir surhumain appelé Nyabingui. La troisième partie est consacrée à des lectures d’articles de presse abordant la fin tragique d’une chanteuse connue à l’échelle mondiale par son « Kitami’s chant », décédée dans d’étranges circonstances, le corps de Kitami a été trouvé écrasé sur l’Île de Montserrat sous le poids de son magique

Tambour, Ruguina, instrument musical emblématique de Kitami et son groupe de tambourinaires.

Alternance entre tradition et modernité

Un va-et-vient entre une écriture traditionnelle et moderne d’un roman qui retrace les traditions de l’Afrique noire, de l’âme africaine et ses racines, des mystères du peuple rwandais par la présence des esprits magiques et des origines de la musique rasta au rythme des tambours offrant des sonorités mystérieuses au public.

Scholastique Mukasonga fait allusion dans ce roman à l’esprit poétique et symbolique, l’esprit magique symbole de l’âme africaine ancestrale et vieillissante, la musique symbole de la liberté et la sérénité, le tambour et ses assonances

fait sonner le cœur et battre le cœur de l’Afrique « battant la cadence comme battrait un cœur », un symbole de puissance, de résistance et d’insoumission, relie les exilés à leur terre et annonce un cri d’amour et de souffrance à l’Afrique.

A la différence des autres œuvres de Scholastique Mukasonga, le roman Cœur Tambour évoque implicitement le génocide au Rwanda. Faisant merveille dans cette œuvre, l’auteure nous fournit un style d’écriture harmonieusement rythmée avec une fiction éclatante, présentant Prisca l’héroïne de l’histoire entre légende et réalité. Une écriture remarquable produite par la plume riche en descriptions de l’auteure qui construit à sa façon des particularités du conte africain.

Le tambour Ruguina, instrument particulier du chant de Kitami, est toujours présent dans ses concerts, cité tout au long des événements du roman, présenté comme un élément sacré dans l’histoire et décrit minutieusement tel que le souligne la romancière : « Le mystère tourne autour d’un tambour » mais comme le

dit un proverbe : « Ce qu’il y a dans le ventre d’un tambour, seul son berger légitime peut le connaître ? » (p. 156) Pour Kitami, c’est un cadeau qui l’attendait et qui lui revient de droit, et il prend une place de plus en plus importante dans son équipe musicale.

À travers cette histoire racontée comme un conte, Scolastique Mukasonga a pénétré aux sources de l’Afrique et au cœur de l’âme africaine et ses racines, elle a pu puiser aux sources des traditions du peuple rwandais et des Antilles africaines en jouant sur les ressorts du fantastique, grâce notamment à la présence des esprits.

La romancière

Scholastique Mukasonga, écrivaine rwandaise née en 1956 dans la province de Gikongoro au Rwanda. Installée en France depuis le début des années 90. En 1994, la majorité des membres de sa famille fut massacrée lors des conflits ethniques entre les Hutus¹ et les Tustis².

En 2006, elle a publié son premier roman autobiographique intitulé *Inyenzi³ ou les cafards*. Deux ans plus tard, est apparu son deuxième roman *La femme aux pieds nus*, puis, un recueil de nouvelles ayant pour titre *l’Iguifou* en 2010, ensuite en 2012 son roman *Notre-Dame du Nil* pour lequel elle a reçu le prix Renaudot et le prix Ahmadou Khorouma. Elle revient en 2014 avec un recueil de nouvelles dont le titre *Ce que murmurent les collines* et un roman portant le titre *Cœur Tambour* en 2016.

Notes

- 1. Les Hutus sont un peuple d’Afrique centrale. Ils constituent le groupe majoritaire au Rwanda et au Burundi, 80 % de la population environ.
- 2. Les Tutsis sont un groupe de population habitant la région des Grands lacs africains. Historiquement, ils ont été souvent appelés Watutsi, Watusi, Wahuma ou Wahima. Ils constituent le deuxième groupe de population au Rwanda et au Burundi, environ 15 à 20 % de la population.
- 3. « Inyenzi » (cancrelats, ou cafards, en kinyarwanda), qui a servi à nommer les Tutsis dans les années précédant le génocide de 1994 au Rwanda.



C'était vers la fin du XVIII^e siècle, que le révérend Thomas Robert Malthus avait publié son fameux « *Essai sur le principe de population* »¹, mettant en évidence l'importance de l'équation mathématique par ses deux composantes que sont la population et les substances naturelles. Il y exprime donc que : « ...la population s'accroît en progression géométrique... Les substances ne s'accroissent qu'en progression arithmétique »². Cette réflexion malthusienne a fait progresser, au fil de trois siècles, une pluralité d'approches et de débats ayant abouti aujourd'hui à la naissance d'un nouveau concept désigné par : « *le développement durable* ».

Discuter ainsi, la question du développement durable dans certains pays a toujours été une controverse très complexe qui a suscité une multidisciplinarité des débats et d'actions. Cette multiplicité d'idées a conduit à l'adoption de 17 Objectifs du Millénaire pour le Développement, focalisés sur trois axes essentiels : « éradiquer la pauvreté » ; « protéger la planète » et « garantir la prospérité pour tous ». A cet effet, une bonne mise en œuvre de ces initiatives oblige une conjonction des efforts par les gouvernements ainsi que les populations : « *le développement est la combinaison des changements mentaux et sociaux d'une population qui la rendent apte à faire croître, cumulativement et durablement son produit réel global* » (p. 13).

En dépit de toutes ces initiatives et au moment où la plupart des pays concernés par ces OMD ont pu rattraper, plus ou moins, leur retard en matière d'éducation, d'égalité des sexes et surtout de l'élimination de l'extrême pauvreté, l'Afrique subsaharienne, appelée aussi l'Afrique noire (p. 10)³, n'a pas encore été en mesure d'atteindre les objectifs souhaités⁴. Ce blocage inattendu a été estimé, en premier lieu, par le niveau très élevé de la fécondité mesuré par l'indice synthétique de fécondité (plus de 6 enfants par femme), combiné à la crise économique et financière qui a affecté ces pays en 2008⁵.

Dans ce même contexte, l'étude d'Essé Amouzou, professeur en sociologie du développement à l'Université de Lomé depuis 2001 et consultant international, aborde la problématique de la croissance démographique et son articulation avec le développement durable. L'approche adoptée est double ; d'un côté, il traite cette question en tant que personne appartenant à cette entité géographique, et d'un autre côté, comme chercheur travaillant sur les différentes interactions entre la fécondité comme phénomène démographique, le chômage des jeunes africains subsahariens et la migration intra et inter continents comme phénomènes sociétaux. Il s'agit pour l'auteur, d'initier des ac-

Penser malthusien pour un meilleur développement socio-économique et culturel en Afrique Subsaharienne

Fatima Zohra Boulefdoui

L'Afrique noire face à l'impératif de la réduction des naissances

Compilation, confrontation civilisationnelle, soucis d'une communauté, trajectoire

par Essé Amouzou

Edition l'Harmattan, Paris, 2016, 203 pages, 22€, ISBN : 978-2-343-07815-1

tions locales ajustées dans une perspective malthusienne, par et pour les pays de l'Afrique noire, cela afin d'aboutir à un meilleur développement socio-économique et culturel.

En fait, les onze chapitres proposés dans cet ouvrage de 203 pages, sont autant théoriques qu'empiriques et s'articulent autour du questionnement suivant : comment ajuster la dimension de la population subsaharienne « *tout en veillant à ce qu'elle ne constitue pas un frein pour le développement social et économique* » (p. 29).

Pour répondre à cette problématique, l'auteur initie sa contribution en rappelant les principales notions fréquentes sur la question, ainsi qu'un aperçu sur le contexte général de l'Afrique noire en mettant l'accent sur cette divergence intrinsèque entre la démographie et le développement économique (p. 14). Il analyse, dans un second temps, les situations actuelles et futures qui sont à l'encontre de nombre pays du monde. Ce fait se réfère selon Essé Amouzou non seulement à la faiblesse du système statistique propre à cette zone, mais également à « *un comportement variant des individus qui sont soumis à des changements imprévisibles en réactions aux conjonctures fréquentes* » (p. 26).

Cette singularité de la croissance démographique liée à « *l'habitus socio-culturel des communautés de la zone* » (p. 39) repose, en premier lieu, sur l'exclusion des femmes infécondes qui résulte des ruptures d'unions, mais en contre-partie encourage la polygamie en réintégrant très vite ces femmes divorcées ou veuves à « *la normalité sociale* » (p. 39).

Dans cette optique, d'autres facteurs sont aussi déterminants, ils'agit pour l'auteur, d'affirmer qu'une faiblesse des taux de scolarisation, induit une faible utilisation, voire connaissance des moyens contraceptifs, dans le sens où « *un ménage instruit est plus enclin à réduire le nombre d'enfants et à espacer les naissances par rapport à un ménage non instruit* » (p. 43). Par

ailleurs, des taux très élevés de la mortalité infantile et maternelle, qui sont dus essentiellement aux mariages précoces chez les filles adolescentes, associés à une précarité de niveau de vie, sont aussi des leviers de cette croissance galopante.

En outre, « *l'instabilité structurelle* »

et « *la grandemobilité* » (p. 58) de la population d'Afrique subsaharienne, qui n'étaient connus au paravent que dans le cadre de l'exode rural éprouvé par un rythme d'urbanisation qui dépasse largement celui des pays développés (p. 50), se transformaient, en quelques années, en « *migrations intrarégionales et extrarégionales* » (p. 59). Ce flux migratoire massif qui a affecté, à la fois, la taille de la population de cette entité géographique comme celle des pays d'accueil, n'était à son tour, qu'un résultat inévitable de nombreux facteurs liés, soit aux conditions de vie très médiocres, ou aux « *conflits politiques et militaires* » (p. 65). Autrement dit, la mobilité des jeunes Africains subsahariens vers les pays du Nord « *résulte plutôt de dynamiques socio-économiques, politiques et culturelles complexes, qui à leur tour ont des influences certaines sur la croissance de la population* » (p. 61).

Autrement dit, l'Afrique subsaharienne reste à nos jours parmi les pays du monde qui n'ont pas encore amorcé leur transition démographique malgré les efforts des organismes de coopération internationale. Ce retardement oblige leurs gouvernements à mener des politiques publiques officielles et sérieuses en termes de réduction des naissances, et qu'une bonne maîtrise de ces dernières nécessite aussi un regard sur le développement humain qui doit être formulé autour « *des infrastructures sociales qui sont des instruments de support aux mesures de contraception* » (p. 200).

Beaucoup de pays d'Afrique du Nord comme l'Algérie, le Maroc, et la Tunisie, ainsi que l'Afrique du Sud et le Ghana ont subi des niveaux très élevés

de la fécondité (plus de 7 enfants par femmes) à la fin des années soixante-dix, et ont pu, quand même, diminuer leurs indices synthétiques de fécondité aux alentours du seuil du renouvellement de la population (2,1 enfants par femme) vers la fin des années 2000. Ce recul spectaculaire était à l'origine une conséquence d'une bonne amélioration des conditions de vie en termes d'éducation, de santé reproductive, etc. Cependant, la transition démographique dans cette zone ne peut être amorcée que si un progrès dans le cadre de développement humain est instauré.

Cet ouvrage apporte aux lecteurs une démarche socio-économiques et culturelles issues d'une réalité vécue, et qui ne peut être changée sans s'appuyer sur une meilleure politique publique sociale adaptée au contexte générale de l'Afrique subsaharienne. Ils'agit pour Essé de mettre en œuvre des décisions et des actions nationales et locales, fondées sur l'idée qu'il faut d'abord assurer une meilleure vie et un bien-être des populations en termes de santé, d'égalité des sexes, d'élimination de la pauvreté et notamment d'éducation pour tous. C'est dans cette optique aussi, que les gouvernements d'Afrique subsaharienne doivent investir, « *car il est en effet aléatoire de vouloir infléchir la natalité dans des contextes sociétaux où les femmes restent encore en majorité analphabètes et ne disposent pas de moyens pour imposer leurs vues dans les orientations des ménages* » (p. 200).

Notes

1. Thomas Robert Malthus, 1966 [1798], *First Essay on Population* 1798, Londres, Macmillan, 396 p.
2. Donald Rutherford, 2007, « Les trois approches de Malthus pour résoudre le problème démographique », in *Population*, VOL.62, n°2, Edition INED, Paris, pages 253-280.
3. Selon le rapport du groupe de pilotage de la réalisation des OMD en 2008
4. Martin Balepa, Quels équilibres pour l'Afrique subsaharienne ? Croissance démographique et défis pour le développement socio-économique, juillet 2009.
5. *Idem*.



La création du barreau d'Alger, en 1848, en vertu de la décision de Louis Eugène Cavaignac¹, est la première de tout le Maghreb. Son autorité s'étendait à la Tunisie et projetait de s'élargir au Maroc. Ces membres appartenaient à une élite particulière, ayant des liens avec la classe politique des décideurs, des députés et gouverneurs, en Algérie comme en France métropolitaine. L'administration judiciaire en question était, comme le souligne Amar Bentoumi, *une administration rattachée*² au ministère de la Justice à Paris. Dans ce cadre et comme le rappelle l'auteur, il est difficile de croire que les avocats du barreau d'Alger aient pu jouir du minimum de marges de liberté nécessaires à l'exercice de leur profession. Néanmoins, quelques-uns d'entre eux ont pu s'opposer aux tribunaux répressifs indigènes.

Ces tribunaux ont été créés dans un contexte trouble et responsable, entre autres, de la révolte de Margueritte³ qui éclata le 26 avril 1901 (première révolte des années 1900). En raison de la gravité de ses développements, cette crise a causé de vives réactions en Algérie comme en métropole. Parmi les motifs de cette indignation, on citera une série d'abus de pouvoir et de condamnations prononcées sans jugements préalables : « cent vingt-cinq suspects « indigènes » dont dix-neuf ont trouvé la mort ; (...) dix-huit mois de prison entre Blida et Serkadji à Alger ; (...) saisis de leurs biens et leurs troupeaux ; (...) une totale misère pour leurs familles »⁴. Le traitement judiciaire de cette affaire a vu l'avocat guadeloupéen Maurice L'Admiral plaider sa révision.

L'administration coloniale a exercé des pressions sur les Algériens afin de réduire leur nombre au sein du barreau d'Alger. Aussi, se sont-ils exposés à de nombreux obstacles qui les ont empêchés d'accéder à des responsabilités au sein de l'administration judiciaire.

Dans cet ouvrage, Christian Phéline retrace l'histoire des avocats algériens. Il a mené une étude monographique réalisée pour l'essentiel à partir d'entretiens avec les acteurs du champ judiciaire et de documents d'archives, ceux du Conseil de l'ordre des avocats d'Alger. Les plus anciens remontent aux années 1890. L'intérêt que l'auteur porte à l'histoire de l'Algérie lui vient du lien qui rattache sa famille à l'ancienne colonie française. Après l'indépendance, Christian Phéline a exercé en Algérie la fonction de « *coopérant au ministère de l'agriculture et de la réforme agraire* ». Il est l'auteur d'au moins deux livres portant sur la période coloniale. Ses deux ouvrages traitent de la révolte de Margueritte. Le second s'intéresse plus spécialement à la carrière de l'avocat guadeloupéen Maurice L'Admiral.

Précédés par un ex-libris de quatorze pages, les cinq chapitres de cet ouvrage sont bien documentés et illustrés. La couverture de l'ouvrage comporte une photo des « *avocats d'Alger assignés en camps d'hébergement en 1957* » (reprise en p.145). L'introduction est précédée d'une photo d'Ali Boumendjel, avocat au barreau d'Alger, militant de l'UDMA et membre du collectif de défense des militants du FLN.

Les Avocats de la Cour d'Alger : se libérer des entraves du colonialisme

Souad Maradj

Les avocats "indigènes" dans l'Alger coloniale. De l'accès à la profession aux défis de l'indépendance

par Christian Phéline

Edition Riveneuve (Paris), 2015, 222 pages, 18 €, ISBN : 978-2-36013-495-2

La formation et la profession

Les avocats algériens comme Ahmed et Ali Boumendjel, Ben Sedira, Belkacem Ibazizen, Ahmed Boudierba⁵, etc. ont exercé leur métier dans un contexte de guerre. Ces derniers ont toutefois et contrairement à leurs compatriotes pu accéder à l'enseignement supérieur qui leur a ouvert les portes du barreau d'Alger. La perspective

des études supérieures était alors le privilège d'une petite élite. Christian Phéline parle d'une « *nouvelle classe moyenne indigène* » née de l'exercice des petits métiers, comme celui de *postier* ou de *garde forestier* (p.65), par exemple. La majorité des pères des avocats algériens étaient de petits fonctionnaires des administrations et autres institutions françaises : instituteurs, interprètes, *cadi*, avocats, etc. Leur revenu leur permettait de scolariser au moins un de leurs enfants. Rares sont les avocats dont le père était *fellah* ou *ouvrier*.

Cependant, la condition sociale n'explique pas seule l'admission des avocats algériens au barreau d'Alger. Les cas d'Ait Kaci, de Mohammed Kaïd Hammoud et de Mohammed Ben Saïd Boumghar révèlent que la citoyenneté française était une exigence. C'est pourquoi de nombreux algériens, étudiants en droit, ont dû entamer et demander une procédure de naturalisation. Celle-ci pouvait aboutir au moyen de deux voies distinctes : soit celle du choix ou du désir personnel, soit celle du droit du sang et de l'ascendance paternelle, comme tel est le cas pour Mehana Abdesselam et Boudjemâa Ould Aoudia. Ces derniers ont même épousé la religion catholique (pp. 75-76).

L'accès au barreau d'Alger était singulièrement limité pour les Algériens. Sur une période de 25 années, de 1891 (année au cours de laquelle le premier algérien, Ahmed Boudierba, est entré au barreau d'Alger) à 1916, seuls trois d'entre eux ont pu saisir cette opportunité. Alors que les Algériens licenciés en droit n'étaient pas admis au barreau d'Alger, les Européens l'étaient avant même d'avoir obtenu leur diplôme de licence. Pour justifier cette injustice, on invoquait le fait que les Algériens autochtones étaient régis par la loi coranique, ce qui était jugé contraire aux mœurs et coutumes françaises :

Pour un demi-siècle plus tard, tenter de renverser à l'encontre des juristes

d'origine musulmane une décision aussi nette, il faut aux dirigeants du barreau d'Alger prétendre que l'arrêt de 1864 ne représenterait qu'une sorte de décision d'espèce relative aux [seuls] Israélites ou attiser la terreur de "l'introduction parmi les membres du barreau d'un indigène musulman, régi par la loi coranique qui a établi un régime de famille si opposé au nôtre et de nature à choquer au dernier

point nos mœurs et nos coutumes (p. 59).

En fait, la politique française en matière d'enseignement supérieur vise à montrer la grandeur de l'Empire. Paul Bert⁶ « *pense à former en Algérie ces « colons de l'esprit » que sont pour lui les futurs cadres européens de la colonisation* » (p. 83) ; Le doyen Ferdinand Belin

prétend que seule la loi française sera en application, tandis que le recteur Henri Laugier parle du « *devoir d'Empire* » que devrait accomplir l'enseignement supérieur algérois. N'étant pas inclus dans ces discours, les Algériens *indigènes* ne pouvaient prétendre accéder à l'université d'Alger. Pour contourner cet ensemble d'obstacles, ils s'inscrivaient dans les universités de métropole et y prêtaient serment avant de pouvoir exercer en Algérie. Certains d'entre eux, comme Belkacem Ibazizen, exerçaient la profession d'avocat bien avant de retourner en Algérie.

Le contexte de la pratique de la judicature

Après avoir fui la discrimination qui sévissait à l'université d'Alger, les diplômés algériens la retrouvaient en revenant au pays pour y exercer leur métier. Cette situation les a encouragés à adopter une position critique à l'égard de la colonisation et du colonialisme. Le mode de vie et de pensée de la bourgeoisie européenne avait certes déteint sur leurs comportements et leurs personnalités, mais il n'en demeure pas moins que les toutes premières générations d'avocats algériens avaient participé à la maturation d'une pensée politique autochtone élitiste. La citoyenneté et l'influence de la culture françaises n'ont pas empêché ceux-ci de s'engager dans des mouvements politiques critiques ou contestataires de l'ordre établi.

Sous la période coloniale, l'institution judiciaire portait en elle une dualité : le droit français d'une part et le droit local de l'autre. Et dès 1881, le *droit musul-*

man appliqué dans les *mehakmas* était redéfini suivant les canons du droit français. Avec l'institution du code de l'indigénat, on dérogeait à « l'indépendance de la justice » et on soumettait les Algériens, en droit comme en pratique, à la répression administrative, jusqu'en 1944. Jusqu'à cette date, au moins, les minorités naturalisées bénéficiaient du droit français, tandis que la majorité des Algériens s'en remettaient au droit musulman pour trancher leurs litiges. Cette tendance ne s'explique pas seulement à la lumière d'un libre arbitre collectivement porté vers le choix de la juridiction musulmane. Il trouve également un éclairage dans le caractère répressif de la justice française. Car, c'est par la législation coloniale que les Algériens ont été dépossédés de leurs terres⁷ ; et c'est sous le coup de cette même justice qu'ils encouraient et subissaient des condamnations pouvant aller jusqu'à la peine de mort. C'est aussi cette justice qui, de 1955 à 1958, se montera sourde et démunie de tout ressort de réaction face aux exécutions, aux tortures, aux disparitions, aux exactions de l'armée française sur les populations algériennes et européennes d'Algérie. Parmi les plus célèbres, on citera la disparition d'Ali Boumendjel, de Maurice Audin et d'Henri Alleg. A ce jour, les autorités françaises nient toujours leur assassinat. La version officielle française parle de disparition en ce qui concerne la mort de Maurice Audin et de suicide en ce qui concerne celle d'Ali Boumendjel.

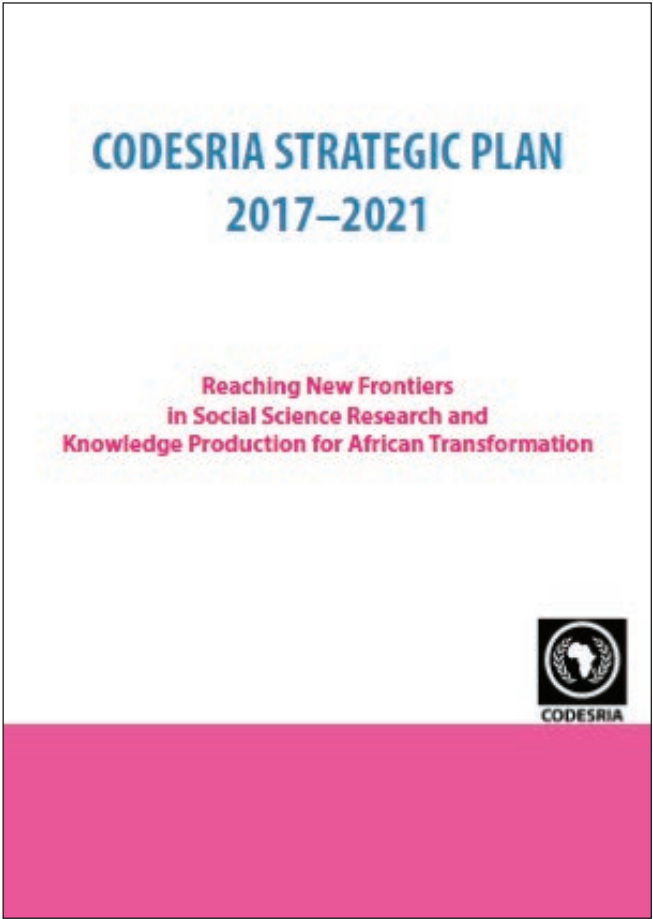
Ces dépassements ont suscité des réactions en Algérie comme en France. René-William Thorp, bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, a dénoncé ces pratiques en les qualifiant d'arbitraires et d'un caractère occulte⁸. Il a fallu attendre les écrits et les témoignages de victimes, comme ceux d'Henri Alleg : *La question* (1958) et de Djamel Amrani : *Le témoin* (1960) pour révéler l'usage de la torture et divulguer ses méthodes. Aidés par des collègues français d'Algérie, de métropole et d'ailleurs, les avocats *indigènes* ont pu se constituer en *Collectif des avocats du FLN*, organisé pour défendre les militants nationalistes algériens. Cette initiative a eu pour conséquence d'accroître les plans et les tentatives d'assassinat orchestrés à leur encontre par les hommes de l'OAS et du général Salan.

Au confluent ontologique des deux communautés : l'algérienne ou communauté d'origine et la française ou communauté de l'étude et de la structuration de l'esprit, les avocats *indigènes* se sont posés en intermédiaires entre ces deux pôles, dans le cadre de l'exercice de leur profession. Pour beaucoup d'entre eux, l'identification à la communauté des autochtones s'est traduite par l'adhésion au projet indépendantiste et à des partis politiques nationalistes, comme le PPA-MTLD, l'UDMA, le FLN et le GPRA.

C'est sur un appel lancé aux chercheurs, aux historiens, aux sociologues, etc., que Christian Phéline conclut son ouvrage. L'auteur exhorte les contemporains à mener des recherches plus approfondies sur le devenir de ces avocats après l'indépendance de l'Algérie, en indiquant des pistes d'investigation comme la collecte de témoignages et le questionnement des archives judiciaires (en français comme en arabe).

Notes

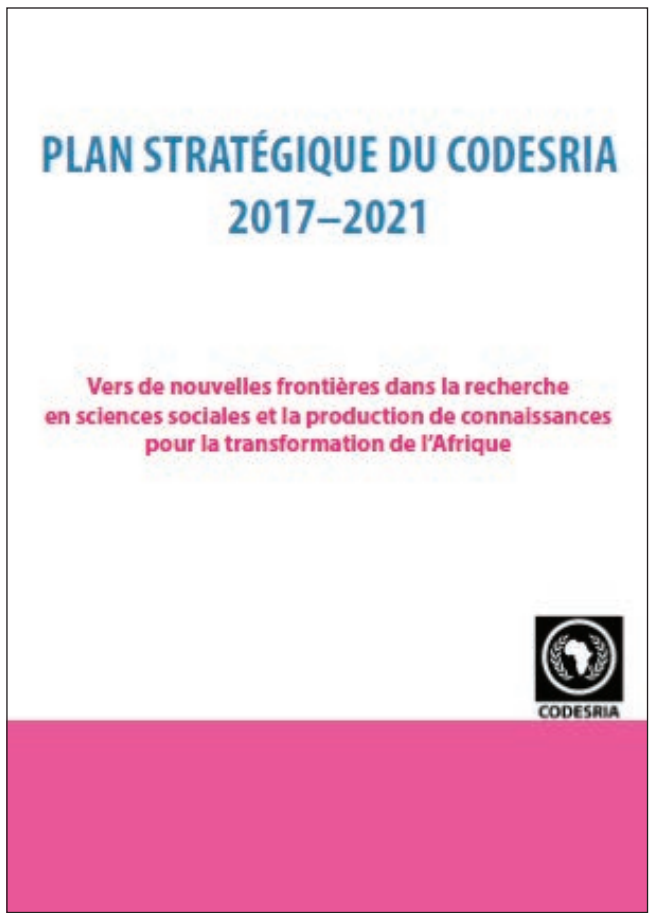
1. Général de l'armée française et Gouverneur général de l'Algérie à partir de 1848.
2. Amar Bentoumi, *Naissance de la justice algérienne*.
3. Margueritte : aujourd'hui AïnTorki, est une commune de la wilaya d'Aïn Defla.
4. Christian Phéline, « La révolte de Margueritte : résistance à la colonisation dans une Algérie « pacifiée » 1901-1903 », in : A. Bouchène et autres, 2014, *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, col. Poche/essais, Paris, La Découverte, p. 250.
5. Ahmed Boudierba est le premier praticien à avoir prêté serment en mars 1891 et dont le père était un interprète militaire.
6. Paul Bert était, en 1881, ministre de l'instruction publique et des cultes. Il est l'un des promoteurs de l'école laïque, gratuite et obligatoire. Il fut membre de la Société d'anthropologie de Paris et très connu pour les idées racistes qu'il exprimait dans les manuels scolaires qu'il faisait publier.
7. Jean-Paul Charnay, 1991, *La vie musulmane en Algérie, d'après la jurisprudence de la première moitié du XXe siècle*, Paris, Quadrige et PUF, p. 136.
8. Sylvie Thénault, 2010, *Une drôle de justice, les magistrats dans la Guerre d'Algérie*, Alger, EFIF 2000 édition, p.130.



ISBN: 978-2-86978-810-7

48 pages

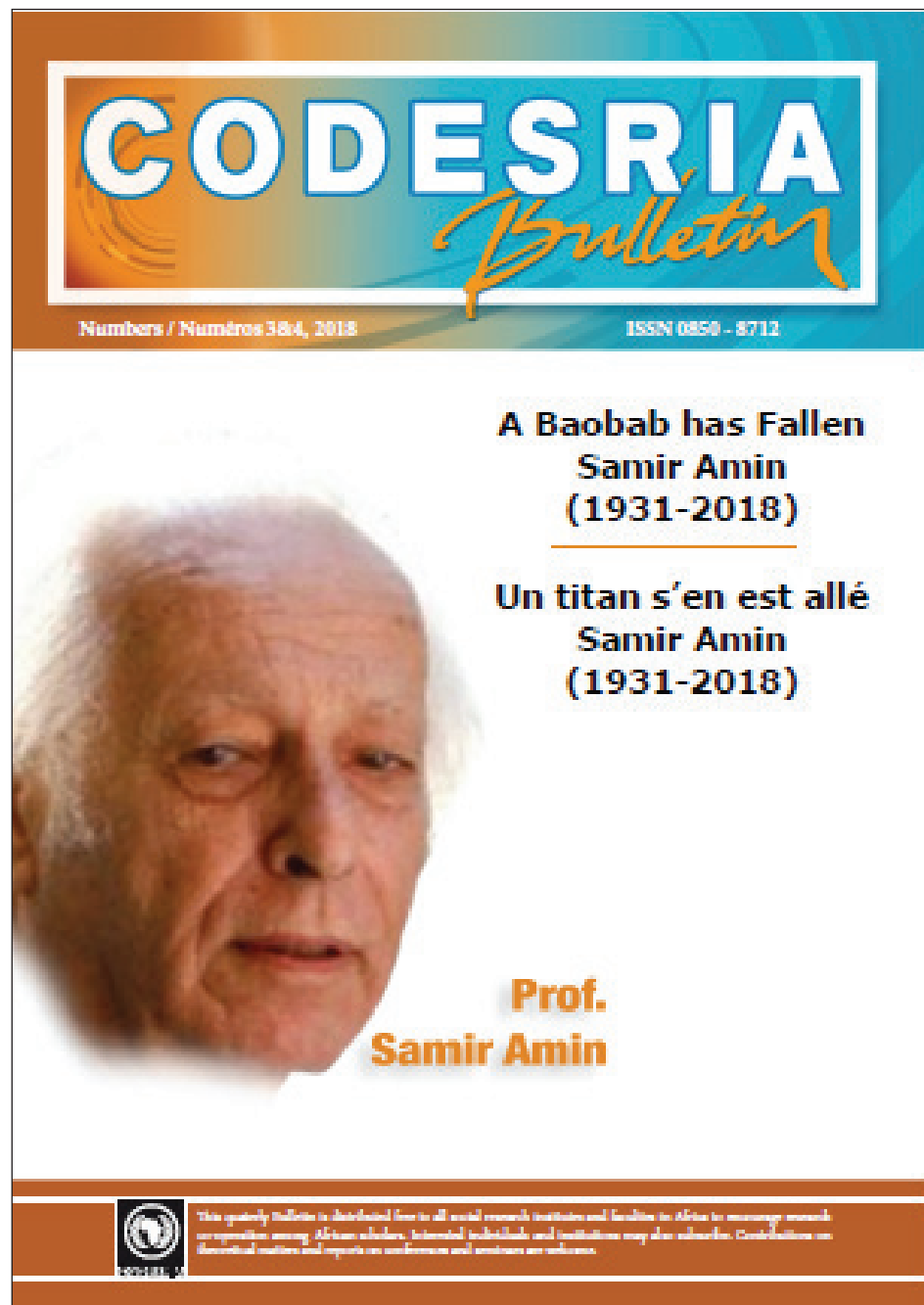
The 2017-2021 Strategic Plan, which builds upon the achievements of the previous strategic plans, presents the various ways in which the Council will reform and reposition itself. It is defined by continuity and change, consolidation and innovation in its intellectual agenda, research vehicles and operational modes, and management. It emphasizes the importance of policy relevance and engagement with policy communities and civil society, and deliberately seeks to inform and support the African development agenda by connecting with but also critically engaging the African Union's Agenda 2063 and the Global 2030 Sustainable Development Agenda. In this way, the Council will better fulfil its mandate of promoting social research for African transformation and development under the changing global and regional environment.



ISBN : 978-2-86978-811-4

50 pages

Le Plan stratégique 2017-2021 présente les différentes manières de se réformer et se repositionner du Conseil afin de mieux remplir son mandat de promotion de la recherche sociale pour la transformation et le développement dans un environnement mondial et régional en pleine mutation. Le Plan s'appuie sur les réalisations des précédents plans stratégiques. Il se définit par la continuité et le changement, la consolidation et l'innovation dans son agenda intellectuel, ses véhicules de recherche et ses modes opérationnels, et sa gestion. Il met l'accent sur l'importance et la pertinence de la politique et l'engagement avec les communautés politiques et la société civile. Il entreprend délibérément de renseigner et de soutenir le programme de développement de l'Afrique en se connectant avec, mais aussi en abordant de manière critique, l'Agenda 2063 de l'Union africaine et l'Agenda mondial pour le développement durable 2030.



In this issue / Dans ce numéro

Editorial: Samir Amin (1931–2018): <i>A Titan has Gone Home to Rest</i> , Godwin Murunga	3
Éditorial: Samir Amin (1931–2018) : <i>un géant s'en est allé</i> , Godwin Murunga	6
From the Executive Secretary's Desk, Godwin Murunga	9
Du bureau du secrétaire exécutif, Godwin Murunga	10
1. Hommage à Samir Amin, Taladidia Thiombiano	11
2. Pour Samir Amin, Boubacar Barry	11
3. My Real Window to the non Arab Africa, Helmi Sharawy	13
4. Samir Amin was a Personnage, Mahmood Mamdani	15
5. Professeur Samir Amin : "Une Etoile s'est éteinte", Yoro Diallo	17
6. Samir Amin: Layer of the Foundations for Africa's Future, Lansana Keita	18
7. Samir: Leading Intellectual of the South, Demba Moussa Dembele	19
8. Samir Amin: A Symbol of Resistance, Theresa Moyo	21
9. Samir avait raison, Cheikh Guèye	22
10. Celebrating the life of Samir Amin – A true communist, Lau Kin Chi	23
11. En honneur du Professeur Samir Amin, Bouchra Sidi Hida	25
12. The Blue Maoist Jacket, Sit Tsui and Yan Xiaohui	26
13. La disparition de Samir Amin, Abdallah Saaf	27
14. Samir had a Higher Purpose for Africa, Kenneth Inyani Simala	31
15. Hommage posthume à Samir Amin, Mohamed Said Saadi	31
16. Dear Samir Amin, You will Remain Alive! Natasha Issa Shivji	34
17. Africa Has Lost a Giant: Professor Samir Amin Ebrima Sall	34
18. A Globally Acclaimed Economics Guru, Tony Obeng	36
19. An Inspirational Figure, Dzodzi Tsikata	36
20. An EMBONDEIRO/BAOBAB Dies, Isabel Maria Casimiro	37
21. Samir a marqué son époque, Slaheddine Ben Frej	37
22. He left behind a Great Legacy, Mohsin Sidat	37
23. The Great Samir Amin Lives on, Pai Obanya	37
24. Amin était un Esprit, Andre Mbata Mangu	38
25. Disparition du Professeur Samir Amin, Hassan Remaoun	38
26. Amin, Inoubliable icône, Ahmat Hessana	38
27. Tribute from IDEP	39
28. Tribute from CIRFA	39
29. Tribute from Arab and African Research Centre, Helmi Sharawy	40
30. Précieux héritage pour le monde entier, Djénéba Traoré	40
31. Plants will miss your Shade, Issa Shivji	41
32. Huge Loss, Freedom Mazwi	41
33. A Tribute to a Fighter against Global Capitalism, Horace Campbell	42
34. Samir Amin (1931-2018), Pensée et action : en guise d'hommage Hassan Remaoun	48
35. Africa's pioneering Marxist political economist, seen from South Africa – Samir Amin, 1931-2018, Patrick Bond	55
36. Notes on the creation of CODESRIA	58
37. Note sur la création du CODESRIA	62

Samir Amin (1931-2018): A Titan has Gone Home to Rest

Godwin R. Murunga (CODESRIA Executive Secretary)

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) learned with immense shock and sadness of the passing on of Professor Samir Amin on Sunday, 12th August 2018. Subsequently, Prof. Samir Amin's body was interned at Père Lachaise in Paris on 1st September 2018 at a site provided by the French Communist Party. [...] Born to an Egyptian father and French mother on 3rd September 1931 in Cairo, Egypt, Samir Amin's convictions owe much to the context of his childhood all the way from Port Said in northern Egypt to Cairo where he schooled. He spent his early life in Egypt where he attended his formative schooling before proceeding to France to pursue higher education at Institut d'Etudes Politiques de Paris ("Sciences Po"). Here, he earned a diploma in 1952 and later a PhD in 1957 at the Sorbonne. Samir later earned another diploma in mathematical statistics from L'institut national de la statistique et des études économiques. [...] For CODESRIA, this marks nothing less than the end of an era in the history of African social research given the many pioneering roles the late Professor Amin played as a scholar, teacher, mentor, friend, and revolutionary. Samir was many things to us as a Council; for the younger members of the community, it meant much more to be in his company at the numerous CODESRIA meeting he attended. A model for three generations of African and, indeed, radical scholars globally, Samir was that giant Baobab tree whose grandeur of intellect and spirit made him a worthy role model.

Samir Amin (1931-2018) : un titan s'en est allé se reposer

Godwin R. Murunga (Secrétaire exécutif du CODESRIA)

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) a appris avec choc et une grande tristesse le décès, le dimanche 12 août 2018, du Professeur Samir Amin. Le Professeur Samir Amin a été enterré le 1 septembre 2018 au cimetière du Père-Lachaise sur un site fourni par le Parti communiste français. [...] Né le 3 Septembre 1931 au Caire, Egypte d'un père égyptien et d'une mère française, les convictions de Samir Amin doivent beaucoup au contexte de son enfance, de Port-Saïd dans le nord de l'Egypte au Caire où il a été scolarisé. Il a passé les premières années de sa vie et de sa scolarité en Egypte avant d'aller en France poursuivre des études supérieures à l'Institut d'études politiques de Paris (« Sciences Po »). Là il obtient un diplôme en 1952. En 1957, il obtient un doctorat à la Sorbonne. Samir obtint plus tard de l'Institut national de la statistique et des études économiques un autre diplôme en statistiques mathématiques. [...] Pour le CODESRIA, c'est la fin d'une époque dans l'histoire de la recherche sociale en Afrique, compte tenu des nombreux rôles pionniers joués par le regretté Professeur Amin en tant que chercheur, enseignant, mentor, ami, révolutionnaire. Samir jouait plusieurs rôles ici au Conseil ; pour la jeune génération de chercheurs, cela représentait beaucoup d'être en sa compagnie lors des nombreuses réunions du CODESRIA auxquelles il prenait part. Pour trois générations d'africains et, bien entendu, les chercheurs radicaux de par le monde, il était ce baobab géant dont le grand intellect et l'esprit ont fait un modèle digne de ce nom.

Africa**CODESRIA Publications**

Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: publications@codesria.org
Web: www.codesria.org
Africa Outside Africa

Librairie CLAIRAFRIQUE

(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel : +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax : +221 33 864 58 54

Editions Clé

Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 / 99 58 06 39

Mosuro/ The Booksellers Ltd.

HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 /
8033224923

Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna

344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél : 00 212 5 37 723106
Fax : 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

University Bookshop Makerere

P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442
Fax: +256-414-534973
Mobile: +256-772-927256

Nouvelles Editions Numériques Africaines (NENA)

Rond-point du collège Sacré-Coeur
Lot N-822, Sacré Coeur 1
BP 25231 Dakar Fann
Dakar 27122, Sénégal
infos@nena-sen.com
www.librairienumeriqueafricaine.com
www.nena-sen.com

Outside Africa**African Books Collective**

PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com